

lares

la conversation télé

Dominique Boullier

avec la collaboration de Josée Betat

Recherche réalisée dans le cadre de l'action concertée "Recherches en communication"
pour le C.N.E.T. et le **MINISTÈRE DE L'INDUSTRIE ET DE LA RECHERCHE**

Université Rennes 2

SOMMAIRE

INTRODUCTION

CHAPITRE 1 : SAVEZ-VOUS PARLER TELE ?

- 1.1 La situation de travail
- 1.2. La télévision: une référence pas si commune
- 1.3. La conversation-télé est un opérateur de conversion privé/public à basse tension.
- 1.4. Les conditions locales de formation d'une opinion publique à travers la conversation-télé.

Dispositif d'enquête pour l'étude des conversations télé.

CHAPITRE 2 : LES STYLES DE RELATION A LA TELEVISION

Préalable méthodologique.

- 2.1. La construction des styles de relation à la télévision.
 - 2.1.1. "On n'est pas télé".
 - 2.1.2. Un déficit de légitimité: la masse et le flux.
 - 2.1.3. La construction des styles.
 - 2.1.4. Au-delà des styles: négociation sociale et investissement émotionnel.

Intermède méthodologique (!)

- 2.2. Les styles en action: types observés.
 - 2.2.1. A la conquête de la télévision: maîtrise et passion.
 - 2.2.2. Méfiance, méfiance. Maîtrise et tangente.
 - 2.2.3. Le tout-télé ou le plaisir de la défaite. Passion et dépossession.
 - 2.2.4. Y a-t-il un téléspectateur devant ce poste ? Dépossession et tangente.

Tableau des entretiens réalisés.

BIBLIOGRAPHIE.

INTRODUCTION

"Avez-vous lu Veblen" demandait Raymond Aron, reprenant une formule qu'on entend souvent dans les rencontres quotidiennes. "As-tu vu le dernier Kubrick ?" "Avez-vous visité l'expo Vélasquez-Picasso ?" "As-tu entendu le nouveau Madonna ?" etc... Ces expressions introductives sont devenues des ressources reconnues pour relancer ou débiter un échange : de quelle nature sont-elles ? De quoi parlent-elles ? Elles sont bien souvent une forme brutale de ponctuation d'un changement de sujet. Aussi, les voit-on apparaître lorsqu'un flottement dans les enchaînements de la conversation se fait sentir. A moins qu'elles ne s'appuient sur un esprit d'à propos qui leur redonne un statut dans la conversation, dans ce travail collectif d'élaboration autour d'un univers plus ou moins commun. Malgré tout, elles doivent être maniées avec précaution parce que ces changements de thème brutaux sont l'occasion d'un pari sur ce qui est commun ou ce qui ne l'est pas (et représente dès lors un trait distinctif pour celui qui l'avance). Elles interrogent ainsi frontalement les pratiques culturelles de l'interlocuteur.

Cet art de la conversation (Simmel) porte, dans les exemples cités, sur des goûts, et sur leur placement réciproque. Mais, au goût hors du temps, ("Avez-vous lu Veblen ?") s'ajoute l'impératif du nouveau : on transmet ainsi une information sur l'état récent du marché culturel ("le dernier Kubrick"), mais en même temps on se place comme le diffuseur par excellence dans un domaine particulier. Certains ne joueront d'ailleurs que dans ce registre de "l'éphémère" (diront les autres qui jouent sur celui des valeurs sûres). Déplaçant la conversation depuis "avez-vous lu le dernier Modiano ?" vers "Avez-vous lu Blanchot ?", (ou inversement) ou modifie considérablement les règles de jeu dans l'équilibre goût-événement.

Mais n'est-ce pas faire la part trop belle à un type d'échanges très marqués culturellement ? Si l'on s'attache aux procédures et aux enjeux formels de la conversation, je ne le pense pas. Les échanges du type "As-tu été voir le dernier match du Stade Ren-

nais ?" (cas difficile à trouver, par les temps qui courent, j'en conviens) peuvent fort bien cohabiter avec "As-tu remarqué le jeu de Sella en défense ?". Les lecteurs qui ne verraient pas à qui il est fait allusion sont disqualifiés : mais le but de la manoeuvre dans une conversation est précisément celui-là, qualifier et disqualifier un objet et par là les acteurs qui appartiennent à l'univers d'où est "issu" cet objet, quelque soit cet objet, et sa place dans la hiérarchie conjoncturelle des valeurs établies.

La télévision est l'un de ces objets que l'on mobilise en cours de conversation. En parlant d'introduction portant sur d'autres objets, j'ai voulu d'emblée insérer la télévision dans des procédures conversationnelles plus générales, indépendantes du "contenu". Pourtant, la télévision tient une place particulière dans ces échanges conversationnels : alors qu'en demandant "as-tu lu ?" on parie toujours sur une certaine distance/proximité culturelle, sur un degré de partage, avec un risque élevé de tomber à côté (ce qu'on peut aussi rechercher), dans le cas de la télévision, on semble partir au contraire d'une probabilité élevée de rencontre sur un **terrain commun**. On en vient ainsi à poser la question "T'as regardé la télé hier soir ?", sans préciser l'émission visée, parce qu'elle semble évidente, tant elle "fait événement" ou parce que c'est au moins le spectacle télévisuel qui a de fortes chances d'être commun. On n'imagine pas une question du type "T'as lu hier soir ?" : on peut discuter de la lecture, comme d'une activité ("je lis peu en ce moment", "avant je lisais tous les soirs", etc...) sans mentionner les goûts littéraires, mais ces généralités s'épuisent vite et, dans tous les cas, on ne prend pas le risque de supposer qu'hier soir l'interlocuteur pouvait lire, tant la probabilité est indécidable. Par contre, récemment encore, on peut me téléphoner le soir en me demandant incidemment "tu ne regardes pas la télé ?" comme s'il était normal de supposer un univers de pratiques télévisuelles communes.

L'exemple de "T'as regardé la télévision, hier soir ?" n'est pas produit pour l'occasion mais a bien été enregistré par un de nos informateurs dans son milieu de travail. Une personne arrive en effet au travail systématiquement chaque matin en posant la question : "Vous avez regardé la télé hier soir ?" ou plus précisément "Vous avez vu le film avec Delon ?". Dans le second cas, le risque est plus élevé de ne pas trouver d'écho : il pourrait l'être

encore plus si la formule adoptée était "Tiens, j'ai regardé Delon hier soir. Et vous ?", où le goût personnel s'affiche comme tel.

Mais ici, la télévision en vient à adopter le statut du "temps qu'il fait" dans les **lieux communs** qui s'échangent. Le temps qu'il fait est l'univers commun préalable le plus probable, des variations infinies sont possibles sur fond de consensus assuré. Lors des rares occasions où j'ai pris l'initiative saugrenue de contester l'appréciation initiale ("fait pas chaud ce matin" - "Ah, je trouve qu'il fait bon moi" - ???), tout un travail de réinterprétation imprévu fut nécessaire pour rétablir le statut de "passe-partout" du thème proposé.

C'est un phénomène culturel malgré tout considérable qui se signale à travers ce style d'échanges : la télévision fait partie d'un "patrimoine" commun à un tel point qu'on peut lui donner le statut du "temps qu'il fait". La problématique adoptée ici relève d'une tradition de recherches sur les "**usages sociaux de la télévision**" (Lull) et particulièrement sur son caractère de support à l'échange conversationnel ("**coin of exchange**", Riley et Riley). Mais le phénomène télévision dans sa dimension de médium de **masse** y apparaît d'emblée. L'effet "masse" est ici apprécié dans sa dimension quotidienne, la télévision devenant un "univers supposé commun" et qui fonctionne comme tel dans les arrangements conversationnels. Cette supposition du caractère commun du spectacle télévisuel fournit la base de l'explication des styles de conversation télé. En effet,

1. Cette supposition (la télé commune ou universelle) ne peut demeurer qu'en l'état de supposition car le spectacle télévisuel n'est pas collectif ni public mais au contraire individualisé et privé : ce sont les propriétés techniques même du médium (hertzien) qui provoquent cette "contradiction" entre **diffusion** de masse et **réception** privée fragmentée. Le travail de la conversation télé consiste précisément à rétablir des ponts entre ces deux éléments, pour vérifier ce qu'il en est de la "communauté télévisuelle". Certains espaces sociaux, comme le travail, sont des lieux privilégiés pour cette vérification, pour ce placement au-delà des références au spectacle individuel.

2. Le caractère "supposé commun" a priori de la télévision provoque au contraire une suractivation de la distance à ce medium et des jeux de distinction internes vis-à-vis des émissions. On se trouve en effet dans un contexte de cohabitation de masse qui nivelle (ou a nivelé) les différenciations sociales : le **déficit de légitimité** de la télévision (Chambat, Ehrenberg) provient directement de son caractère **commun** à des groupes qui par ailleurs n'auraient rien de commun et font tout pour se distinguer. Cette tension entre le particulier et l'universel, entre la distinction et l'appartenance commune est alors exacerbée par la difficulté même à échapper à l'offre télévisuelle (peu coûteuse) et par la difficulté à trouver des principes de distinction sociale au sein d'un univers commun, trop "commun", c'est-à-dire ordinaire et vulgaire (la foule). Les **débats publics contemporains sur la télévision** (privé/public, payant./gratuit, câble/hertzien, généraliste/thématique, etc...) peuvent tous se lire comme un débat pour construire des principes de segmentation des groupes sociaux, des frontières qui aient un sens et qui organisent le commun relatif et les particularismes nécessaires. Le débat, on le voit, n'est pas que "télévisuel". Gerbner le disait autrement : "les nouveaux média produisent de nouvelles façons de sélectionner, de composer et de partager des perspectives" (Gerbner, in Mc Quail, 1972, p. 38).

L'intérêt de l'observation des "conversations-télé" et des récits de "pratiques télé" tient dans la mise en évidence des procédures nécessaires à la gestion de cette **tension**. Procédures mises en oeuvre dans des situations quotidiennes mais nécessaires à l'existence même du "phénomène télé". Il ne s'agit pas de contester la construction de l'opinion et des publics par les institutions télé (comprenant télé, presse, sondages, etc...). D'autres chercheurs s'y emploient brillamment et montrent que le retour de la part des téléspectateurs est lui-même entièrement pré-construit, médiatisé, mis en forme, traduit (Hennion, Méadel). Missika et Wolton ont raison de souligner que "le seul retour, mais il est indirect, réside dans le fait que les gens parlent de la télévision. Elle est le support, le moyen, l'occasion d'une communication, entre deux ou plusieurs individus. Mais alors la communication ne s'épuise pas dans le rapport à la technologie ou dans le contenu du programme. Elle y trouve le support pour une relation dont la finalité et le sens sont ailleurs" (Missika, Wolton, , p. 155). Ce

qui revient à dire qu'il ne s'agit pas d'un "retour" (vers qui ?) et que l'univers professionnel de la télévision se trouve coïncider avec des fragments brefs d'univers culturels très particuliers, qui ont leurs dynamiques propres : la télévision dont on parle n'est certainement pas la même (entre chaque acteur qui participe à la conversation mais aussi par rapport à l'institution qui produit le spectacle et le téléspectateur).

Le parti-pris que nous adoptons ensuite consiste à établir une **coupure radicale entre diffusion et "réception"**, entre univers professionnel de la télé et moments d'échange entre gens ordinaires sur la télévision. Si quelque chose demeure commun entre les deux, c'est de ce point de vue, un véritable hasard. Le public construit par les télévisions et leurs instituts de sondage n'a rien à voir avec un "supposé public réel" qui lui-même n'existe pas comme tel : c'est précisément le travail quotidien de construction de frontières et d'appartenances "télévisuelles" qui s'observe dans les conversations télé. Mais, si ce jeu est possible, c'est que la télévision supposée commune et discutée n'a rien à voir avec la télévision-institution : on la fabrique entièrement du côté de ces micro-publics provisoires. Ces deux univers qu'on ne cesse de vouloir relier et dont on voudrait mesurer les effets réciproques et les flux sont seulement en rapport **tangentiel** (cf. Tosquelles) : il existe seulement entre eux un frottement tout-à-fait indécidable et inobservable comme tel qui relance la dynamique interne à la télévision-institution d'une part et à chaque micro-univers de relations localisées d'autre part. Si l'on en est venu à admettre, dans le champ des sciences humaines, que le public est une construction produite par les institutions médiatiques, il faudra bien admettre désormais la proposition radicale inverse, à savoir que la télévision n'est qu'une construction produite par des arrangements relationnels conjoncturels, spécifiques à certains univers. La télévision n'est plus dès lors qu'un "Rorschach", comme le proposait S. Turkle pour l'ordinateur, un support de projection. Du point de vue que j'adopte, celui du sociologue, ce qui s'y projette relève du débat constant de toute société en construction : établir des distances et marquer des appartenances.

Il m'intéresse peu alors de savoir ce qui circule, ce qui se diffuse, de la télévision au public : s'il s'agit bien d'une matière

première, le programme télévisuel intervient seulement comme ressource à une construction sociale particulière à un contexte relationnel. Aucune problématique de la **réception** ne peut rendre compte de ce phénomène. Le seul élément tangible, indiscutable est constitué par la matérialité du poste de télévision, du **terminal** : le savoir ordinaire sur l'état de diffusion de ce matériel rend plausible la supposition selon laquelle une personne, inconnue par ailleurs, a de fortes chances d'avoir regardé la télévision hier soir. C'est ce caractère supposé commun qui permet la fréquence des discussions et la construction de la télévision comme puissant support de projection.

A l'inverse, un professionnel de la télévision peut légitimement supposer qu'il y a "des gens" regardant l'émission qu'il diffuse, c'est-à-dire un certain **nombre** (et non zéro ou un seul) et une certaine **diversité** de téléspectateurs : cette supposition est à la fois vitale pour continuer à travailler et déterminante pour la conception du produit. Tout le reste n'est que retour fictif d'un pseudo-public, totalement préconstruit.

Le seul point commun entre ces "deux" univers, et la seule réalité sur laquelle chacun fonde sa conduite est représenté par l'équipement quasi-général d'une population en **terminaux**, appelés **récepteurs de télévision**. De l'existence matérielle de ces terminaux, on ne peut rien induire sur la nature des flux entre professionnels de la télévision et spectateurs.

Cette démarche me semble d'ailleurs plus conforme à certains modèles de la communication : on ne peut supposer qu'un "contenu" (un message) circule d'un émetteur à un récepteur en demeurant stable, identique. Les théories de la diffusion et de la réception adoptent nécessairement ce paradigme qui repose, de plus, sur une théorie de la personne qui serait indépendante de la situation de communication. Certains reconnaissent cependant que le téléspectateur, par exemple, redéfinit entièrement le message dans son propre univers de référence, qu'il le **traduit**. Il faut alors en tirer les conclusions : la réalité du message se dissout. Une définition plus juste de la communication serait celle de Latour : "Quelqu'un parle confusément à d'autres qui ne comprennent que ce qu'ils veulent bien entendre à propos d'autres qui ne se manifestent que par énigmes et par symptômes" (Latour, 1983,

p.236). C'est en effet mettre le malentendu comme condition même de la communication (Boullier, 1985), en précisant que ce malentendu traverse la personne (ou le sujet) lui-même.

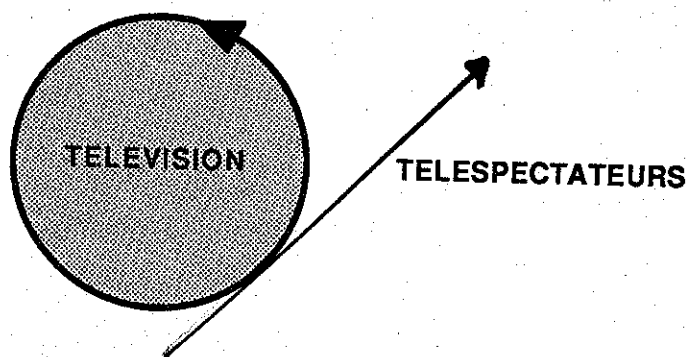
1. Pour analyser l'**effet télévision** (et non l'effet de la télévision), les univers d'appartenance multiples de chaque acteur sont les unités pertinentes d'observation.

2. La connexion entre la "proposition institutionnelle télévision" et les univers d'appartenance des soi-disant "téléspectateurs" relève toujours du **malentendu**. Lorsqu'il arrive que quelque chose s'échange, il s'échange toujours autre chose que ce que l'on croit (y compris que ce que croit le sociologue).

Le rapport télévision - téléspectateurs (formulation qui risque de résoudre par avance le problème en supposant que quelque chose comme des "téléspectateurs" existe) peut se schématiser non pas selon un modèle de la diffusion.

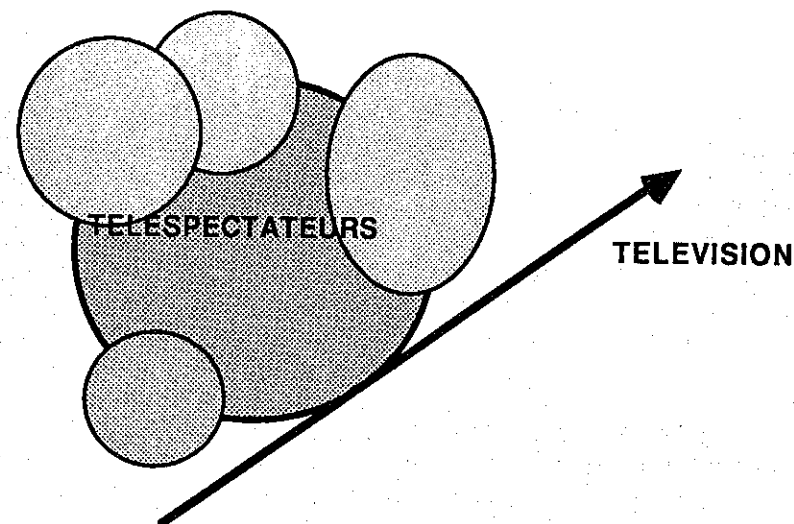


mais plutôt selon un modèle tangentiel :



['Télévision' est entendu au sens d'"institution télévision" et "téléspectateurs" est utilisé abusivement en reprenant la fiction de population construite par l'institution]

ou si l'on inverse le point de vue



Nota: "Téléspectateurs" vaut ici pour un segment d'appartenance non défini par la télévision mais recoupant d'autres appartenances.

La matérialité du point de contact semble forte à travers le **terminal** mais cela ne dit rien de la mise en relation de ces deux pseudo-univers sociaux et de l'effet du frottement.

Il convient de ne pas oublier que la matérialité de la proposition télévision ne se soutient pas seulement d'un récepteur mais aussi d'une **presse** : on peut dès lors être en frottement avec la télévision sans jamais la regarder. C'est précisément cette omniprésence de la télévision dans notre contexte culturel contemporain qui rend possible sa mobilisation fréquente dans les univers de travail, de la famille ou d'autres sphères de sociabilité. C'est aussi ce qui remet en question le choix du terrain effectué par certains auteurs (Lull) par ailleurs partisans d'une option où l'on étudie "non pas ce que les médias font aux gens mais ce que les gens font avec les médias" (Katz).

Centrer son investigation sur l'univers familial comme le fait Lull, c'est en effet coller en quelque sorte à la matérialité de

l'interface et à l'unité de "réception" observable. Mais on ignore alors le travail de production de la télévision dans les interactions hors de la famille et, éventuellement, sans qu'un quelconque "spectacle" ait eu lieu. Il a été ainsi noté que bon nombre de personnes sont persuadées avoir vu Armstrong sur la Lune ou l'enterrement de Jean XXIII en direct à la télévision alors qu'il n'en est rien en réalité (Centre d'études d'opinion, 1981) : pour participer à la communion télévisuelle (qui, nous le verrons, est cependant conflictuelle), il suffit de participer à l'élaboration de cet objet kaleïdoscopique qu'est la télévision dans les multiples univers où elle est mobilisée comme ressource et comme support de projection.

Alors même que le "téléspectateur observable" semble physiquement unifié (un individu qui se définit par son corps), rien ne dit que cet individu est un **membre de la famille** comme unité sociale à tel moment précis. Si l'on reprend le terme de Goffman parlant de "holding de personnalités", on conçoit mieux que ce qui définit la personne (et non l'individu) c'est le **vide**, c'est-à-dire le **décentrement** qui lui permet de passer d'une appartenance ou d'une personnalité sociale à une autre en niant formellement l'unité corporelle. Une telle conception de la Personne permet de montrer que, selon les circonstances, ce **téléspectateur** n'aura rien d'un membre de la famille mais sera plutôt membre d'un parti, d'une religion, d'un club sportif, groupes désignés reconnus socialement mais aussi groupes non reconnus, informels, non mis en forme politique explicite (les myopes, les grands nez, les anciens du Club, les échangistes, les allergiques au pollen). Que reste-t-il de ce pseudo-téléspectateur qui se trouve passer d'une appartenance à l'autre ? Ce "téléspectateur" peut même se ramener à un corps qui ronfle, ce que les critiques vis-à-vis des mesures d'audience ne se sont pas privés de rappeler.

S'il est vrai que différentes appartenances peuvent être mobilisées dans "le-corps-du-téléspectateur" selon les circonstances, il semble là encore difficile d'en dire quelque chose sans tomber dans une expérimentation douteuse en situation de réception. Ces différentes appartenances n'émergent comme pertinentes pour la construction d'un objet télévision que dans la mesure où elles sont retravaillées dans un champ empirique de

relations. De ce point de vue, la famille est un des champs où peut s'effectuer ce travail de perlaboration : la famille n'est plus alors réduite à l'unité physique de réception, ni à son économie relationnelle propre. Elle est seulement un champ d'interactions où se déploient l'activité communicationnelle prenant la télévision comme objet. Cette précision est d'importance car on écrase trop souvent une unité d'observation sur une ou deux dimensions "évidentes".

Dans l'approche adoptée ici, le terrain d'observation n'est pas la famille mais (entre autres) des groupes de travail dans des entreprises. On court le même risque de ramener la place de la télévision aux émissions vues ensemble (en co-présence) - ce qui est quasiment inexistant - ou surtout de la réduire à la projection des relations de travail du service ou de l'atelier observé. Comme le montreront les conversations-télé rapportées par les informateurs, lorsqu'on travaille, on n'est jamais seulement placé dans un ordre fonctionnel ou comme membre de l'entreprise X, membre de l'équipe Y, membre de la catégorie Z (ce qui multiplie déjà les échelles d'appartenance). Mais on est aussi nécessairement un homme ou une femme, un vieux ou un jeune, un diplômé ou un autodidacte, un mari ou un célibataire, une mère et/ou une fille, un champion de foot ou un amateur de tiercé, etc...etc... La **segmentation des rôles** (ou des "engagements situationnels finalisés" comme le propose Hannerz) existe bien : mais chaque univers fixe des règles (et les renégocie en permanence) de fluctuation des frontières. L'univers professionnel n'est pas étanche aux autres univers mais il ne peut être envahi sans principes par d'autres univers de référence. On retrouve ici les recherches effectuées par Boltanski et Thévenot sur les **topiques** propres à un univers, qui autorisent un registre d'argumentation et éventuellement l'usage de certains autres issus d'autres topiques mais dans certaines conditions.

La télévision possède toutes les caractéristiques d'un objet trouble-fête ou plutôt trouble-frontières entre univers d'appartenance en raison même de son caractère supposé **universel**. Son caractère d'activité privée est ainsi contredit par cette universalité qui **autorise** la mobilisation de la télévision dans des univers où elle n'a pas d'existence établie. Mais par ce

caractère de terrain transitoire, où tout peut être dit en termes télé, la télévision comme proposition d'une institution audiovisuelle matérialisée dans un produit (image-son sur un écran) n'a plus guère de pertinence : la conversation-télé, alors même qu'elle parle un langage-télé, qu'elle manipule des ressources-télé, se déroule **ailleurs** et effectue un travail de constitution d'un espace public ... local qui n'intéresse que tangentiellement la télévision-institution.

Mais cette place particulière de la consommation de télévision dans notre société permet pourtant de trouver un **terrain transitionnel** sans doute irremplaçable pour l'instant. Cette position différencie la télévision de tous les autres produits culturels, ce qui se traduit dans la difficulté à exprimer des goûts télévisuels : on traite aussitôt de son rapport à l'objet télévision dans son ensemble, rapport où dépendance et maîtrise s'affrontent en permanence. C'est ce que révèlent les interviews étudiées dans la deuxième partie.

Le statut de cet objet transitionnel sera-t-il remis en cause par la "fragmentation des audiences" ? C'est possible à condition d'aller au-delà de la fragmentation actuelle ou projetée (nombre de chaînes, voire chaînes spécialisées, payantes, locales, usage de magnétoscope etc.). Lorsque la relation de **diffusion** à domicile aura été totalement brisée, alors seulement la télévision pourra prendre un statut analogue à celui du livre or du disque : un produit de masse personnalisable par une activité qui s'affirme auto-déterminée.

Chapitre 1

SAVEZ-VOUS PARLER TELE ?

Chapitre 1

SAVEZ-VOUS PARLER TELE ?

Chacun de nous a pu ressentir les crispations qui se produisent dans une conversation lorsqu'un des interlocuteurs n'aligne pas trois mots sur un thème donné sans mentionner "c'est comme untel, à la télé, qui ...", "Ah oui ils l'ont dit à la télé", "J'ai vu ça dans l'émission X, dimanche à la télé". Cette omniprésence de la référence télé conduit même à ne plus rechercher le fil de la conversation autre que la télé, parfois d'entrée de jeu.

Mais les crispations apparaissent aussi lorsque dans le jeu toujours vif des allusions, des sous-entendus, des associations spontanées, des coqs-à-l'âne, qui font le charme de toute conversation, l'un des interlocuteurs ne peut réagir à des propos tels que "Arrête, on dirait Sabatier", "Et toi, t'as une maison de M... ?" "Il peut pas venir, c'est l'heure de la playmate...". La connivence nécessaire au déroulement fluide de la conversation s'appuie sur un degré supposé de partage d'un univers commun : l'explicitation de toutes les références ne fait alors que souligner la distance entre les univers des interlocuteurs.

Cet écart entre le téléphage et le téléphobe, entre le **tout-télé** et l'**a-télé**, est sans doute le plus remarquable, parce que d'une certaine façon leur rencontre est de plus en plus rare : il existe cependant des univers où la norme commune est plutôt "tout-télé" ou "a-télé". Mon attention ne se portera pas particulièrement sur ces milieux mais seulement sur la façon dont certaines de ces positions extrêmes vis-à-vis de la télévision sont gérées dans un contexte culturel où une supposition de base est faite quant au caractère à la fois commun et non exclusif de la pratique télévisuelle. Cet univers n'a rien de "moyen" : il s'agit seulement

de pointer un état dominant de la position de la télévision dans les interactions quotidiennes.

La pratique télévisuelle est supposée partagée par tous mais elle n'est pas supposée envahir toute la sphère personnelle, privée ou publique: telle semble être la norme qu'on retrouve à l'oeuvre dans les conversations.

Ce marquage des "tout-télé" et des "a-télé" peut cependant être plus ou moins puissant et plus ou moins négatif selon les situations. Je précise qu'en parlant de ces pratiques télévisuelles extrêmes, je ne recouvre pas du tout le débat pro-télé / anti-télé, qui fait l'objet de bon nombre de conversations mais qui institue de fait la télévision comme un terrain commun, voire un objet d'opinions controversées sans référence aux pratiques.

Cette distinction "tout-télé" / "a-télé" ne dit rien cependant de la manière dont on parle télé : le savoir-faire conversationnel en matière de télévision doit mettre en oeuvre des procédures beaucoup plus fines, et des jugements se forment sur les dérèglements, les maladresses, le manque de tact, l'incongruité que manifestent certains propos.

En relevant ces procédures conversationnelles, mon intention est de signaler des règles localisées pour faire entrer la télévision dans l'univers relationnel où elle pourrait demeurer absente (ici, des milieux de travail) mais aussi de montrer les opérations effectuées grâce à ce recours à la télévision. Opérations analysables en référence aux relations dans cette unité de travail particulière mais plus généralement en termes de gestion d'un **"commun relatif"** et de traitement des frontières entre univers. Pour le dire plus nettement encore, quelles sont les conditions pratiques à remplir pour que la conversation-télé participe de la constitution de l'espace public ?

1.1. La situation de travail

L'activité professionnelle représente une part importante du temps personnel mais plus encore un enjeu essentiel dans la constitution de la personne : on y passe son temps mais on y gagne aussi sa vie et surtout on mesure son degré de reconnaissance sociale, selon la contribution qu'on apporte. "Enjeu identitaire", dira-t-on pour faire vite, qui se greffe cependant sur des objectifs de production (même s'il s'agit de papier ou de services divers) et sur une organisation adaptée à la réalisation de ces buts : apparente contradiction entre un système fonctionnel et la charge symbolique qui s'y investit. Pour remplir ces objectifs, les règles organisationnelles doivent définir chaque acteur en prenant en compte certains paramètres de sa personne protéiforme et en en excluant d'autres. Le diplôme, l'âge, le sexe, les charges de famille peuvent ainsi être réintroduits "structurellement" dans la gestion du personnel, dans l'organisation d'équipes, dans la définition des statuts. Mais *l'introduction de ces éléments d'information extra-organisationnels est cependant subordonnée à sa pertinence pour la définition fonctionnelle de la personne.* Les services de communication interne, la vogue de la "culture d'entreprise" introduisent des dimensions non fonctionnelles des acteurs dans leur analyse de l'entreprise selon une modalité méta-fonctionnaliste, dépassant pour mieux la retrouver l'exigence strictement productiviste.

Les employés d'un secrétariat, le personnel d'un restaurant, les techniciens d'une entreprise introduisent cependant par eux-mêmes bon nombre d'éléments d'information sur leur position personnelle dans d'autres univers que celui du travail. Ces différents univers sociaux auxquels participent chaque acteur ne sont donc pas étanches, comme je l'ai déjà souligné. Mais leur segmentation permet à chacun de **réguler le transfert** d'informations d'un univers à l'autre selon les circonstances ("Je ne tiens pas à ce que mes collègues apprennent ça", "Ce sont des relations de travail, un point, c'est tout").

De plus, ce transfert ne peut s'effectuer qu'en négociation avec les règles implicites de transfert élaborées collectivement dans une unité de travail. Règles qui peuvent changer brutalement, par suite de l'arrivée d'un nouveau collègue ou d'un problème professionnel. On parlera alors des différences "d'ambiance", terme qui recouvre souvent les variations quant à la fonctionnalité des relations ou à leur entrecroisement avec des réseaux plus personnalisés. Mais, là encore, on pourra trouver des mauvaises et des bonnes ambiances, dans un contexte où les frontières entre univers, entre styles relationnels ont été assouplies. Travailler ensemble et partir en vacances ensemble, c'est s'exposer à une réussite ou à un échec qui retentiront sur les deux sphères de relations à la fois. C'est pourquoi des ajustements progressifs (et renouvelés en permanence) s'effectuent pour établir ce qu'il convient de faire savoir de ses autres réalités.

Les organisations les plus fonctionnelles laissent de fait toujours la place à des transferts de ce type qui rendent parfois incompréhensibles les réactions du personnel à telle décision ou l'échec de certaines mesures. Les relations de travail se sont en effet imbibées d'autres éléments "allogènes" qui nécessitent des **clés particulières d'interprétation**. Des lieux et des temps spécifiques facilitent la construction de ces strates de styles relationnels pour des acteurs apparemment uniques. A certains moments, il est convenu de parler plus facilement de sujets non professionnels, voire même, il devient obligatoire de "ne plus parler boulot".

Pour situer ces moments privilégiés (mais non uniques), il faut rendre compte du contexte de chaque groupe de travail observé.

Situation 1

L'INSTITUTION

- une entreprise nationale publique à caractère technique, divisée en services. Celui-ci est organisé autour de l'entretien d'un type de matériel, un central téléphonique.

LES PERSONNAGES

- un chef de service
- 6 techniciens
- 1 secrétaire (homme)
- 1 femme de ménage (entreprise privée).

LEURS CARACTÉRISTIQUES :

- de 35 à 55 ans (l'un d'eux est appelé Papy)
- niveau d'instruction (pour les moins de 50 ans) supérieur au bac (bac + 2 en général).

LE CADRE DE FONCTIONNEMENT

L'équipe surveille le matériel principal, effectue les réparations ou corrections nécessaires sur place (les bureaux des techniciens sont dans le même bâtiment que le central). Elle se déplace aussi pour réparer ou surveiller les postes de distribution extérieurs mais intervient aussi chez les particuliers. On travaille de 8h à 12h et de 13h30 à 17h30, cinq jours sur sept (la femme de ménage travaille de 5 heures à 11 heures du matin). Malgré les horaires identiques, l'équipe est rarement au complet (déplacements, maladies, congés etc.). Mais d'autres personnes (trois) responsables d'un central situé dans le même bâtiment se joignent à l'équipe pour le café.

LE CADRE BATI

4 pièces de taille identique séparées par des cloisons de verre : 2 regroupent 7 bureaux (4 + 3) pour les techniciens, une autre regroupe les terminaux et le micro-ordinateur (le secrétaire y

travaille), une autre a été aménagée en bar avec grande table (6 à 8 personnes peuvent s'y tenir), banquettes, réfrigérateur, machine à café.

LES TEMPS DE RENCONTRE

Le café est rituel à 9h environ : certains ne prennent pas de café et se retrouvent un peu en marge, laissant les places assises aux autres. Ceux qui viennent de l'extérieur (les habitués du central voisin) ou des collègues de passage font encore figure d'invités. Ces deux groupes ne sont pas de fait les meneurs des discussions, qui sont animées par quelques personnes assises autour de la table. C'est à ce moment qu'ont lieu la plupart des conversations-télé.

Mais la proximité des bureaux ou la fréquentation de la cantine (4 personnes y vont seulement) permettent d'autres occasions d'échange non professionnels.

La particularité de ce groupe réside dans la prégnance de l'institution pause-café qui donne lieu toujours à des discussions collectives et non seulement à des échanges duels. Les autres occasions de rencontre ne permettent pas de développer des conversations prolongées ou des controverses.

Situation 2

L'INSTITUTION

Un laboratoire d'analyses médicales regroupant environ 30 salariés (dont en majorité des laborantins). Le service observé est constitué par le secrétariat-accueil.

LES PERSONNAGES

- 6 secrétaires (femmes)
- 1 secrétaire comptable (homme)

- Les secrétaires sont âgées de 25 à 30 ans.
- Le comptable a environ 45 ans.

- Niveau scolaire des secrétaires : CAP, BEP, BEPC, baccalauréat.

LE CADRE DE FONCTIONNEMENT ET LE CADRE BATI

Le secrétariat prend les rendez-vous, accueille les clients, dactylographie les résultats d'analyse, les expédie, les classe, et gère aussi les factures. 4 postes (face-à-face) face à des écrans d'ordinateurs, 2 postes à l'accueil (derrière un meuble-banque), 1 poste au téléphone. Variations importantes des charges de travail (le lundi, le soir pour expédier le courrier et les jours de garde sont les moments les plus chargés). Les horaires sont variables de façon à assurer une présence équilibrée de 8h30 à 19h : les horaires de début et de fin varient donc énormément. Ils sont répartis selon les tâches et affectés par roulement à chacune.

Les contacts extérieurs sont représentés par les clients (la salle d'attente est toute proche), les personnels des labos ("en haut" et "en bas") qui passent en fait assez peu, et les patrons (3 associés) qui passent très souvent dans le secrétariat. Ce qui a pour effet immédiat de stopper toutes les discussions.

LES TEMPS DE RENCONTRE

Aucun temps n'est institué comme tel. Une machine à café existe dans la salle d'attente. Le midi, certaines vont lire le journal mis à la disposition des clients mais elles ne déjeunent pas ensemble. On guette plutôt les moments creux pour se lancer dans des discussions qui partent plus souvent des postes en face-à-face et aussi d'un trio plus stable et plus reconnu dans l'entreprise. Les trois autres sont soit fréquemment en arrêt de maladie, 2 d'entre elles, soit plus en retrait, pour la dernière. Les arrivées successives ne facilitent pas un repérage commun des temps de travail mais ce moment d'arrivée est pourtant celui où est introduite le plus souvent la télévision.

Situation 3

L'INSTITUTION

Un restaurant dans une galerie commerciale comprenant un Hypermarché. Fonctionnement intensif le midi principalement.

LES PERSONNAGES

- 1 cuisinier
- 1 pizzaiolo (frère du propriétaire-patron)
- 1 plongeuse
- 1 serveuse permanente
- 1 serveur en extra
- 1 serveuse en stage.

LE CADRE DE FONCTIONNEMENT ET LE CADRE BATI

Le rythme de travail de la restauration est toujours marqué par le coup de feu. Le personnel arrive de 9 à 11h selon les postes pour la préparation. Le service intensif dure de 12 heures à 13h45. Le personnel déjeune ensemble vers 14h30 et quitte au plus tard vers 15h-15h30. Le service du soir reprend vers 18h30 jusqu'à 21h30 (avec moins de personnel, parfois une seule personne !) et cela 6 jours sur 7.

Un bar sépare la cuisine de la salle. C'est là que se fait la jonction des différents postes, non loin de la caisse. Pizzas et plats sont transmis aux serveurs et reviennent pour la plonge. Le four à pizza est assez isolé. Les serveuses d'un côté et le cuisinier + la plongeuse de l'autre sont les deux sous-ensembles en raison de la disposition des lieux et de la répartition des tâches.

LES TEMPS DE RENCONTRE

Pendant le service, le rythme élevé du travail interdit toute conversation. Le matin, vers 11h30, en attendant le démarrage du service, un temps de discussion est possible, souvent autour du journal que quelques-uns lisent ensemble à une table. Le repas en

commun est aussi une occasion de discussion, mais il est expédié très rapidement. Le soir ou le matin pendant la préparation, des échanges à deux ou trois ont aussi lieu suivant la charge du travail du moment.

Les discussions conversations-télé naissent surtout au moment de pause de 11h30, parfois à partir du journal (et du programme-télé, un des usages principaux du journal) mais non systématiquement.

Le repérage de ces temps où la contrainte du travail se relâche est indispensable pour situer le contexte des possibilités de parler d'autre chose que du travail. Certaines situations institutionnelles (travail isolé ou cadence strictement imposée) peuvent empêcher tout transfert de rôles extérieurs à l'univers professionnel. Ces conditions valent pour toute conversation "non fonctionnelle" et non seulement pour des "conversations télé" : pour que ces dernières existent, il faut qu'un certain jeu soit possible au-delà des relations fonctionnelles. Mais les règles de transfert d'informations d'un univers dans l'autre peuvent ne pas autoriser n'importe qui à les pratiquer.

Dans chacun des sites observés, des traditions se sont établies de passage d'informations extra-professionnelles dans le groupe de travail. Le premier laissera passer très facilement des thèmes politiques et sociaux (techniciens hommes). Le second privilégie les discussions sur la santé et sur les enfants (secrétaires femmes). Le troisième enfin n'a pas de registre privilégié mais les enfants d'un côté et les jeux, les combines, trouvailles personnelles de l'autre forment cependant une trame constante d'introduction d'un univers personnel dans une situation de travail. Dans d'autres institutions, pour **dé-formaliser la situation**, on fera systématiquement des ouvertures vers le sport par exemple.

Ces remarques confinent au lieu commun mais elles ont pourtant leur importance car la conversion d'un registre de relations (professionnelles) dans un autre ne se fait pas de

manière désordonnée ou spontanée : une norme s'installe qui autorisera certains passages de l'univers dit privé dans l'univers de travail.

Mais si quelqu'un s'avise de parler politique au restaurant ou de parler religion dans le groupe de techniciens, en introduisant à chaque fois des éléments de choix et de pratiques personnelles, il devra y regarder à deux fois pour ne pas paraître **impudique**, c'est-à-dire incapable de respecter un état donné - convenu - de frontières de la personne.

La conversation-télé vient nécessairement se loger dans ces traditions de conversion du privé en public propres à un réseau relationnel. Elle peut servir à confirmer ces règles mais aussi, comme nous le verrons plus souvent, permettre de les assouplir, d'introduire du flou dans la frontière privé/public, et de transformer en objet de débat public des centres d'intérêt habituellement très privés. Mais attention, ce n'est pas la **télé-vision** qui permet cela mais la conversation-télé selon les situations.

Si la conversation-télé se moule à la fois dans les moments et dans les traditions de conversion privé/public du groupe propres à toute conversation, elle permet cependant de les transformer. Un indicateur élémentaire permet de noter la spécificité de la conversation-télé : qui introduit les conversations ? Dans chaque groupe, des repérages de rôles se sont progressivement faits qui permettent de prévoir qu'une discussion sur le football a été certainement introduite par tel technicien, qu'une discussion sur les médecines douces a été introduite par telle secrétaire. De même, certains, en raison de leur statut ou d'une compétence particulière, se permettront d'introduire des conversations sur des sujets non conventionnels ou risqués. Tous ne se sentent pas autorisés à réaliser tel ou tel glissement vers un registre particulier du "privé" (défini largement ici comme "non-professionnel"). Le seul fait de lancer une conversation, d'introduire un nouveau thème d'échange suppose une reconnaissance d'une place à part entière dans le groupe. Ainsi, l'une des secrétaires écoute ou se joint tardivement aux discussions mais n'introduit ni ne relance jamais la conversation. On se trouve ici dans l'ordre de la coopé-

ration, de la prise en charge alternée de la conversation, où certains sont menés et d'autres mènent, à tour de rôle mais parfois de façon très déséquilibrée (Boullier, 1985).

La conversation-télé prend une place particulière dans cette prise en charge inégale : elle semble autoriser tout acteur, aussi peu "meneur" ou "expert" soit-il, à prendre la position d'un introducteur, d'un initiateur de la conversation ou de sa relance. Le caractère supposé commun de la télévision semble permettre de plus à tous de participer plus également à une conversation en offrant de multiples ressources pour enchaîner, pour associer, pour développer. Quelques-unes de ces procédures seront décrites plus loin. Mais la différence entre une conversation qui porte sur le rock (discussion de goûts ou d'actualité) et une conversation qui porte sur l'émission "Les enfants du rock" est d'emblée perceptible à travers la multiplicité des pistes qui sont ainsi offertes et à travers la possibilité pour un interlocuteur peu averti ou peu compétent de mentionner un fait mineur observé, en raison d'une participation apparemment commune au même spectacle.

La conversation télévision effectue généralement une "dé-formalisation" de l'échange, à l'opposé d'une conversation thématique, à idées, à argumentation. Il existerait ainsi un mode d'argumentation, sans doute non spécifique à la conversation-télévision, qui permettrait une participation informelle du plus grand nombre : je donnerais plus loin quelques exemples de cette forme de construction d'une opinion sans argumentation contradictoire explicite (modèle parlementaire démocratique). Pour l'instant, je veux seulement situer cette dilution des rôles d'initiateur des conversations, au-delà des statuts et des compétences, permise lors de la conversation-télé et souligner la participation possible "au moindre coût" pour la plupart des acteurs. Par la suite, il apparaîtra qu'on ne peut pour autant tout dire en parlant télévision.

Mais le registre télévision peut devenir pour certains la seule modalité d'entrée en relation : la plongeuse du restaurant fait partie de cette catégorie. Quelques-unes de ses formules : "Qu'est-ce que vous avez regardé à la télévision ?" (séquence 3/3)

"J'ai voulu regarder Elephant Man mais y'avait pas" (3/7) "J'ai regardé le film avec Clint Machin" (3/11) "J'ai regardé Raimu hier soir" (3/13) "J'ai quand même regardé Dewaere à la télé" (3/16) "J'ai regardé le film avec Miou-Miou, Blanche et Marie" (3/17) etc... (3/21, 3/23, /26, 3/28). Variante : "Est-ce que vous avez regardé Polac samedi soir ?" (3/24).

[Nota: les indications chiffrées renvoient au codage des séquences par site d'observation-1,2 ou 3- et par ordre chronologique de recueil]

Toutes ces expressions ont particulièrement frappé mon informateur car elles sont énoncées dès l'arrivée au travail. Mme T. en fait l'introduction rituelle de la relation à ses collègues, au même titre qu'une formule de politesse.

Mais le caractère automatique du procédé tend à le disqualifier, car les interlocuteurs ne suivent plus toujours une introduction réalisée avec aussi peu d'à-propos. Elle semble leur imposer son univers de référence en supposant par avance que ces informations peuvent concerner les autres, voire qu'ils partagent les mêmes préoccupations. Elle oublie seulement que mon informateur, par exemple, fait aussi le service du soir et manque régulièrement la première moitié des films. Manque de tact évident ! Mais toute sa démarche consiste cependant à montrer sa bonne volonté culturelle et à essayer de trouver un terrain commun avec ses collègues (dont elle est coupée par son âge, ses opinions arrêtées etc.). Ainsi demande-t-elle à mon informateur "ce qu'il y a de bien à la télévision ce soir ?"; elle admet aussi avoir regardé Dewaere "quand même" -parce qu'elle n'aime pas Dewaere- pour suivre les conseils de son collègue (ce qu'elle explique en disant que "en fin de compte, c'était Piccoli sur l'autre chaîne, et je l'aime encore moins que Dewaere") (3/16). Elle a voulu regarder aussi Elephant Man pour suivre les mêmes conseils mais elle s'est trompée de jour !

Cette recherche du terrain d'entente, du partage d'une expérience commune la conduit à laisser tomber la conversation si l'interlocuteur signale qu'il a regardé autre chose (3/3).

Nous sommes introduits, grâce à cet exemple, à quelques-unes des règles de l'art de la conversation-télé. Entrer systématiquement en relation par le biais de la télévision révèle un manque de savoir-faire patent, une certaine captivité à l'univers télévisuel ou, comme c'est le cas ici, une recherche systématique du terrain le plus commun, le "lieu commun" par excellence, pour fuir toute divergence, parce qu'on est incapable de gérer une éventuelle distance culturelle avec ses collègues.

1.2. La télévision : Une référence pas si commune

Ainsi que je l'ai déjà proposé, la conversation-télé fonctionne au "supposé commun", à l'évidence de la connexion de tous à ces flux hertziens, au "ça-va-de-soi". C'est ce qui permet d'utiliser la référence télévision comme un passe-partout, un lieu commun et un "coin of exchange" pour relancer toute conversation. Mais, sur la base de ce supposé commun, se greffent nombre de cas de figures où émergent une diversité sociale imprévue et des distances culturelles qui contestent la validité même du support télévision comme "lieu commun" : il est alors rétabli comme objet de débats et entièrement pris dans les formes occasionnelles du débat.

Plusieurs types de situations peuvent être relevés qui décrivent l'éventail du jeu des conversations-télé de ce point de vue unique : le relativement commun est en fait résolument divergent.

a - **La télévision est absente des références d'un des interlocuteurs.** Situation déjà évoquée qui coupe court à tout enchaînement conversationnel à moins de s'engager dans une explication particulièrement pénible pour présenter cet univers exotique et barbare qu'est la télévision à un être non contaminé et peu concerné.

Des remarques comme "je n'ai pas la télévision" introduisent cependant des débats réparateurs sur le bien-fondé d'un tel choix (car toujours supposé être un choix et non un hasard, un oubli, ou une impossibilité) : on assiste en général à un clivage très net

selon les milieux. Les uns se précipitent pour déclarer que "de toute façon, on ne la regarde quasiment jamais", faisant assaut d'indépendance vis-à-vis d'un objet subitement dévalué. Il y a un profit certain à s'abstenir de posséder ce que tout le monde ne peut s'empêcher de posséder sur le mode grégaire : la télévision, pour les plus critiques, produit ou révèle en effet du **troupeau** et non une société. Mais les autres s'empresseront de proclamer "Ah moi je ne pourrais pas m'en passer", et d'enchaîner toutes les justifications possibles, des plus nobles aux plus triviales ("quand il pleut le dimanche"). Dans l'exposé des tactiques de présentation des goûts télévisuels, je développerai l'explication de ce couple distance/capture vis-à-vis de la télévision.

b 1 - **La télévision est une référence, on pratique la télévision et les interprétations des allusions ou des remarques à connotation télévisuelles sont possibles.** Mais, sur ce terrain commun, peut apparaître une diversité d'expériences qui nécessite un travail d'ajustement entre interlocuteurs. Pour mentionner qu'on n'a pas regardé l'émission dont l'interlocuteur parle, on peut cependant adopter plusieurs démarches qui orienteront la conversation différemment.

Signalons rapidement la position : "Non, je n'ai pas regardé". Remarque faiblement connotée qui stoppe cependant toute connivence sans qu'elle soit indicateur d'un placement particulier dans la conversation.

"Non, je ne regarde jamais ça". On entre ici dans le registre de la distinction explicite où l'on dénie, en fait, le caractère commun de la pratique télévisuelle pour marquer ses distances. A chaque enchaînement de ce type, une clarification s'avère nécessaire : un débat de goûts s'enclenche qui mettra en oeuvre la capacité de chacun à maintenir sa divergence. Il est alors plus facile de le faire quand cette distinction s'effectue "par le haut", dans la conformité aux valeurs culturelles reconnues nobles, et lorsque celui qui l'a produite possède une position démarquée (en raison de sa qualification, de son statut etc...).

Sophie, secrétaire au laboratoire, procède souvent par démarcation personnelle. Dans le cours d'une conversation sur un film du dimanche soir "L'évadé d'Alcatraz", on lui demande si elle a regardé. Elle répond qu'elle n'aime pas les films de guerre, qu'elle n'est pas intéressée par ce genre de films (2/31). Bien que Sophie soit coutumière du fait, la question qui lui était adressée supposait encore un degré de connivence plus précis que la télévision en général : il est normal de supposer que tout le monde a regardé le film du dimanche soir (qui sont devenues les films, sans parler de la concurrence que faisait Maigret à une époque). Mais ce cas de démarcation nette en termes de goût - qui n'a pas donné lieu à échange spécifique, la conversation continuant sur le film entre les autres - est en fait très rare, y compris pour Sophie. Elle joue malgré tout systématiquement d'un décalage cultivé : le fait qu'elle soit la fille d'un des patrons est omniprésent dans les relations entre collègues, sans qu'elle l'utilise de façon ostensible. Il est clair, pour les autres secrétaires, que Sophie participe de deux univers à la fois et que sa présence comme secrétaire demeure une anomalie, provisoire dans une destinée différente de la leur. Mais elle joue de ce décalage de façon beaucoup plus subtile que la rebuffade citée plus haut.

Elle effectue des introductions "décalantes" : alors qu'elle n'introduit jamais elle-même une conversation-télé, elle demande de but en blanc ce matin-là à mon informatrice : "Je te demande si tu as regardé Vivaldi à tout hasard" (2/12). Celle-ci s'étonne car "ce n'est pas une émission qu'on a l'habitude de voir". Sa collègue déclare que "si elle avait su, elle aurait regardé", ce qui représente la formule-type de la bonne volonté culturelle en matière de télévision, qui échoue le plus souvent. Mais Sophie ne pousse pas son avantage (tout le monde se retrouve en position de manque culturel) alors que son questionnement visait délibérément à introduire son particularisme. La formule "à tout hasard", notée par notre informatrice, laisse bien entendre qu'elle ne pariait guère sur la communauté mais au contraire sur la rareté d'un tel choix. Pourtant, elle semble rétablir son appartenance au monde de ses collègues en n'ajoutant pas de commentaires savants mais au contraire en proposant des détails **télévisuels** (et non issus du champ de la musique) : "C'était pas mal, surtout le chef d'orchestre, il était plein d'humour, il rigolait". Elle

admettra aussi avoir regardé "Conan le Barbare" après Vivaldi, dans le cours de la discussion que ses collègues ont continué sur "Conan le Barbare".

Son souci de se démarquer demeure ambivalent : ainsi, elle participe à une conversation sur "Gainsbourg chez Sabatier" (c'est ainsi qu'est formulée la référence à l'émission) en affirmant haut et fort "Sabatier c'est un con, je peux pas le sacquer" (2/7). Elle n'a pas regardé jusqu'à la fin précise-t-elle mais elle a regardé. Elle rejoint ainsi les lieux communs de la distinction ordinaire, où l'on met à distance certains traits trop "populaires" de la télévision sans pour autant s'en détacher. En participant à l'univers "téléspectateurs" en général, mais, de plus, en faisant l'expérience commune du même produit, on peut encore créer de la divergence (ce qui rejoint le cas de figure (c) exposé plus bas).

Il est remarquable que Sophie soit la seule à mettre en oeuvre cette stratégie de démarcation vraiment explicite : et son savoir-faire conversationnel la conduit à trouver aussitôt des compromis. Elle joue en fait seulement des "coups" sans chercher à les capitaliser ni à affermir la frontière. Il apparaît en fait très difficile de maintenir dans un groupe de travail ce type de distinction de façon systématique. On peut l'expliquer par l'économie relationnelle d'un tel groupe. Le groupe de travail défini fonctionnellement et celui qui discute en introduisant des thèmes extérieurs au travail sont en fait différents. Pour que ce type de conversation soit possible, il faut qu'un long travail de connivence ait été réalisé, un travail de **construction d'une zone de divergence limitée**. Les écarts trop grands (hiérarchies, compétences, âges par exemple) bloquent toute possibilité de conversations régulières informelles extra-professionnelles. Certes, des cas peuvent se présenter où le patron discute football avec ses employés : mais ce sera un acte volontariste de sa part, perçu éventuellement comme "paternaliste", et surtout une situation rarement reproductible avec la régularité de l'échange entre pairs.

Les conversations-télé s'insèrent dans ces temps d'échanges entre pairs : le principe de parité a déjà été établi au préalable bien qu'il soit toujours à réactiver et les divergences internes à cette

parité peuvent être neutralisées par des conversations portant sur un lieu commun comme la télévision. Le chef de service dans le groupe de techniciens est placé comme **pair** : sa position peut être atteinte par tous au cours de leur carrière, il est salarié lui aussi. Ce principe de parité, qui délimite les frontières entre lesquelles la divergence est réduite par hypothèse sur la base de la proximité sociale des participants, est toujours à reconstruire : il n'est pas un donné définitif. De nouveaux venus apparaissent, des collègues extérieurs interviennent, des conflits internes graves peuvent surgir etc... La construction permanente de cette unité se fait précisément autour de ces temps de conversation informelle. Le fait d'accepter de passer ensemble sur un autre terrain que celui du travail, de faire pénétrer des fragments d'univers personnels, suppose établie la croyance que ce terrain ne sera pas **miné**, ne sera pas menaçant ni trop classant. Mais **on teste la validité de cette croyance** : si, à chaque tentative pour parler d'autre chose que du travail, mon nouveau collègue me ramène toujours au travail, ou "m'en met plein la vue" sur sa passion pour la moto ou pour l'opéra, ou encore prend systématiquement le contre-pied des goûts que j'exprime, j'en tirerai la conclusion qu'il vaut mieux en rester au domaine professionnel et qu'aucune connivence n'est possible.

Lorsqu'est établie la croyance à la possibilité d'une zone informelle de "libre échange", d'une "zone franche" où l'on brouille les cloisonnements d'univers (dans certaines limites), il paraît très difficile de revenir sur cet accord de principe, sur cet accord sur le **cadre**, et sur les clés de l'interprétation locale de ce cadre. La conversation-télé, comme les autres conversations, ne peut prendre un tour trop distinctif, trop délibérément classant. Tout se passe comme si un accord se faisait pour neutraliser par avance les divergences trop grandes, pour privilégier le commun sur le particulier dès lors que celui-ci heurterait les positions des autres : on préserverait ainsi un espace de jeu essentiel vis-à-vis d'une définition fonctionnelle des relations.

Aussi le jeu des distinctions s'en trouve-t-il très atténué dans les conversations-télé. D'autant que la télévision est un support privilégié de mise en commun hors du registre professionnel, mais sans engagement personnel trop intense.

b2. La supposition selon laquelle la télévision est une activité partagée par tous peut se révéler exacte en général mais l'expérience particulière peut être différente. On trouve ainsi un autre aspect de la diversité sociale incontournable des pratiques particulières : la diversification des programmes a renforcé cette éventualité sans que l'idée de base d'une activité partagée soit remise en cause. Cette diversité introduit seulement beaucoup plus de jeu dans la conversation-télé et oblige à un travail plus intense pour rétablir une communauté d'expérience.

Il arrive aussi fréquemment qu'on réponde : "Ah non, je n'ai pas regardé" sans intention distinctive particulière. Cette divergence de fait peut entraîner la conversation vers une impasse (cas de la plongeuse déjà évoqué) ou vers un récit à sens unique, que l'interlocuteur le demande explicitement ("Ah j'ai raté ça, comment c'était ?") ou non. On observe là un phénomène classique de diffusion, qui rappelle le "two-step flow" de Katz et Lazarsfeld, sans que soient pour autant mobilisées des dimensions d'opinion ou des rôles de leaders d'opinion. Celui qui a regardé une émission l'a fait **pour d'autres**, qui l'ont vue, eux, **par procuration**. Bien entendu, les conditions spécifiques de l'échange sont déterminantes dans la production commune d'un "savoir télé". Parler de diffusion serait alors abusif si l'on met l'accent sur la transmission d'un contenu. Ce qui est essentiel est le "formatage" effectué par celui qui fait le récit, qui peut varier d'un interlocuteur à l'autre, d'une circonstance à l'autre : le rapport avec ce qui a été proposé à l'origine (?) par l'institution-télé est finalement très hypothétique. Dans cette forme d'échange, une prise en charge particulière de la conversation est réalisée : un seul parle aux autres pour leur faire connaître un message. Il s'agit d'une situation plus fréquente qu'on ne pourrait le penser, parfois très brève (en deux phrases, on résume une émission) mais parfois extrêmement longue.

Séquence 2/15

4 secrétaires présentes. 16h45, un mardi.

On discute sur un médecin qui arrive tous les jeudis au dernier moment avec beaucoup de prélèvements quand on est de garde. Il emmerde tout le monde et la direction râle aussi. Mais comme les cliniques sont prioritaires, ce médecin doit attendre et il râle aussi !

Marie-Laure dit qu'on devrait faire comme dans le film hier soir pour le liquider. Tout le monde comprend qu'il s'agit de "la Mariée était en noir".

Liliane (informatrice) se préparait à partir, elle n'avait pas regardé le film mais avait vu la fin. Elle demande ce qui s'était passé. Sophie aime beaucoup Jeanne Moreau, elle trouve qu'on ne la voit pas assez, elle a vu ce film plusieurs fois. Elle raconte tout le film, toute seule, sans être interrompue. D'habitude elle ne le fait pas (alors que Marie-Laure est une habituée du procédé) mais là elle s'est mise à en parler. Lucette n'avait pas vu le film mais n'a rien dit. Le récit s'arrête seulement lorsqu'un patron arrive. Liliane a posé des questions pour comprendre le film. (Nota : le nom de Truffaut n'a pas été mentionné).

Voilà un exemple très "ordinaire" de conversation-télé qui n'a rien d'un échange cinéphilique et qui démarre par association d'idées ; **la ressource télévision fait partie du "stock de connaissances disponibles"** (Schutz) et **"supposées partagées"** (Flahaut). Mais dans ce cas de non-partage, un interlocuteur se charge de réintégrer les autres, qui sont consentants, dans cette expérience commune.

On peut avoir ainsi une idée de la possibilité pour certaines personnes d'être **télespectateurs par procuration**. Sans avoir la télévision, ou sans la regarder, ils peuvent en être familiers grâce aux récits mais plus souvent grâce à de multiples allusions qui parsèment les interactions quotidiennes. Dans le cas

évoqué, la demande de récit est explicite et établit une sorte de contrat, de modèle de communication : dans d'autres situations, on doit parfois subir des récits interminables et confus de films sans intérêt. La position de passeur, de diffuseur présente en effet des avantages dont certains abusent. Dans un groupe de travail, cependant, les ajustements se font rapidement et on fera sentir très vite à l'importun qu'il dépasse les bornes et qu'il prend en charge les autres **abusivement**.

Des cas de coopération programmée apparaissent aussi : parfois basés sur l'usage du magnétoscope ("tu m'enregistres le Hitchcock") ou seulement sur le récit.

Séquence 2/26

Marie-Laure et Liliane regardent le programme-télé avant de quitter le travail. Marie-Laure - "Y'a un truc super qui se passe en trois fois sur la 5, 'la vengeance aux deux visages'". Liliane - "J'ai du monde samedi, je louperai cette partie-là". Marie-Laure - "J'ai du monde dimanche, on regardera et on se racontera le film".

Séquence 2/27

Liliane à Marie-Laure : "tu as regardé ton film ?" Lucette l'a regardé aussi et en discute avec Marie-Laure, Liliane se retrouvant hors-circuit. Marie-Laure explique la manipulation qui permettait à la femme d'avoir un nouveau visage : elle insiste sur tous les détails impressionnants. Chacune se raconte les séquences marquantes ("Et puis quand il fait ...") ce qui aboutit à raconter tout le film. Lucette ne pouvait pas en regarder certaines, trop dures pour elle. Elle a d'ailleurs eu peur du crocodile dans une vitrine d'une agence de voyages proche du laboratoire: ça lui rappelait le film. A la fin chacune donne son avis sur la morale du type, sur son comportement. Sophie est restée à part pendant toute la conversation.

La coopération décidée n'a pas réellement marché mais les récits croisés ont abouti au même résultat. On passe cependant dans la dernière séquence au type suivant de conversation-télé plus proche de la remémoration fusionnelle entre deux des partenaires, la troisième interlocutrice se contentant de s'informer en suivant les échanges des autres.

c- Lorsqu'il se trouve que la référence télévision est présente mais aussi que l'expérience télé particulière qui a été mobilisée dans la conversation est partagée, on pourrait croire que le consensus voire le fusionnel dominant. Or, il faut là encore distinguer des traitements plutôt divergents ou plutôt convergents de cette situation apparemment commune, tout en rappelant que la tension entre ces deux pôles constitue le "nerf" même de la conversation : l'unanimité absolue équivaut à une absence de communication, c'est une fusion; le désaccord complet conduit rapidement à l'impossibilité de se mettre d'accord sur les modalités de gestion du désaccord, sur le cadre même, et ceci en remontant à des niveaux méta-discursifs successifs. Mais ce travail conflictuel d'élaboration d'une opinion n'est ici abordé que dans sa dimension sociale, de division/liaison sociales en cours et non dans sa dimension normative.

c1 - L'exemple cité précédemment illustre la face fusionnelle de la conversation-télé. De nombreux exemples pourraient être rapportés de cet enchaînement aisé que permet la participation commune à la même expérience télé : on peut passer à divers niveaux de signalement (une idée, un personnage, un style, une référence personnelle etc...) sans difficultés car le cadre de base semble commun. La conversation ne prend pas la forme d'un débat ordonné (du type parlementaire, ce qui n'existe jamais) mais d'un enchevêtrement de flashes, d'impressions, d'associations d'idées, plus ou moins ordonné à la structure chronologique ou thématique de l'émission ou du film. Parfois, une véritable jubilation s'empare de tout le groupe lorsque les interventions se croisent, se multiplient pour faire revivre en commun une expérience individuelle (ou privée). Le sens de l'appartenance à un même univers est alors très fort et

chargé émotionnellement, parfois sans proportion avec les émotions vécues individuellement comme "téléspectateur".

La réécriture de la télévision comme plaisir collectif du récit de télévision apparaît comme une dimension du statut public de la télévision. C'est aussi une dimension de l'espace public qu'on tend souvent à négliger, en opposant opinion publique et phénomènes de foule. Le caractère jubilatoire des moments décrits, la participation active de tous, l'absence de tout protocole qui va jusqu'à la cacophonie, sont des traits que l'on pourrait assimiler à un phénomène de foule, qui se situe en deça de toute appartenance sociale ou qui au contraire marque la toute-puissance d'une appartenance totale (on ne fait plus qu'un corps). Mais ici on se trouve en présence d'une activité multiforme, contradictoire mais non "massifiée" si l'on peut dire. J'affirmerais même que l'opinion se construit aussi dans ces mouvements par l'apport de faits inaperçus des autres, par une production commune d'un événement local, par la participation ouverte de tous, non contradictoire mais complémentaire.

Un problème de technique surgit aussitôt : devant l'avalanche des discours croisés, l'informateur ne peut plus relever les échanges ! La conversation est pourtant bien collective mais l'un peut répondre à un autre qui ne s'adressait pas à lui, saisir au vol quelques mots entendus à côté pour alimenter son intervention vis-à-vis d'autres etc. On mesure, dans ces situations, l'impuissance d'une analyse de conversations classique à extirper un "corpus" digne de ce nom : or, rendre compte du phénomène "conversation", c'est aussi rendre compte de ces modalités très différenciées de participation sans sélectionner a priori comme unités "de base" ou "normales" celles qui se prêtent le mieux à la méthodologie du sociologue.

Séquence 3/9

Mme T. déclare à Christian qu'elle a regardé Thalassa sur les requins blancs. Lui aussi l'a regardé, il a trouvé ça très impressionnant. Mme T aussi : "je ne serais même pas descendue dans l'eau avec la cage". Chacun raconte des détails de l'émission "Le plongeur avait les genoux qui tremblaient". "Je serais morte bien avant". "Les pêcheurs, eux, vont chercher les coquillages sans cage". Mme T. - "Et celui qui a été bouffé à moitié. A votre avis, il a commencé par la tête ou par les pieds ? C'aurait été mieux qu'il commence par la tête, comme ça il aurait moins souffert". "Moi je ne vais jamais dans l'eau, de toutes façons. Mon mari a acheté un bateau, j'y vais jamais". Christian lui demande si elle regarde Thalassa souvent. Mme T. - "Mon mari le regarde toutes les semaines". Retour sur les détails de l'émission : "le requin qui raye la caméra". Arrivée de Françoise, "De quoi vous parlez ?.....Ah, moi j'ai regardé les adieux de TF1". Personne ne donne suite.

Séquence 1/7

Lundi matin, 8 décembre 86, 9h30. 8 personnes à la pause café.

Guy (informateur): "Qui a vu les infos à TF1 ?"

Jacques (chef de service) : "agréablement surpris par l'objectivité de TF1 vis-à-vis des manifestations d'étudiants".

Nota :

- *chacun sait qu'on parle des manifs étudiantes en parlant des infos,*
- *chacun sait que TF1 est considéré comme plus à droite qu'A2,*
- *chacun sait que le chef de service est membre du P.C.F.]*

La participation est aussitôt massive : de diverses façons, chacun exprime son émotion (un vrai choc) et parle du provocateur à l'écharpe jaune que tous ont repéré. Jacques ne lâche pas la parole, la monopolise même mais la conversation se multiplie en duos, en trios sur le même thème. Le secrétaire,

d'ordinaire très en retrait, se mêle pourtant à l'échange. Le ton est élevé, la confusion importante mais la conversation meurt au bout d'un moment.

Gérard relance sur le même thème en demandant à tous "Avez-vous vu Polac ?" Il rappelle que Polac est en procès avec Pasqua. Jean-Paul (qui travaille sur le central voisin avec Gérard) a vu Polac et en discute avec lui puis de Pasqua. Le même Jean-Paul demande si quelqu'un a vu l'émission de Drucker. Il doit préciser qu'il s'agit des 50 ans de la télé. Son collègue Gérard l'a vu. Ils se rappellent les vannes que Bedos a lancées.

La conversation reprise par deux collègues un peu en marge ne parvient pas à redémarrer, la connivence se limitant à ces deux collègues qui renforcent leur particularisme au sein du groupe, sans le rechercher. Ils ont pourtant cherché à accrocher les lieux communs de l'opinion de gauche pourrait-on dire, mais rien n'y a fait. L'enchaînement télé (Polac-Drucker) est bien utile pour faire durer la conversation mais s'avère en fait ici trop pauvre comme proposition.

Il faut remarquer brièvement que l'homme à l'écharpe jaune est devenu un familier pour chacun et pourra être mentionné à nouveau beaucoup plus tard car il fera partie de l'expérience politique collective accumulée. Les faits rapportés par TF1 n'ont à aucun moment été interrogés, c'est au contraire la relative surprise de les voir révélés qui a renforcé leur crédibilité : le thème du provocateur est un thème très populaire, toujours présent dans les situations troubles sur lesquelles on n'a aucune prise. Le "formatage" TF1 est totalement repris et assumé par l'opinion pré-construite de ce groupe : la discussion collective lui donnera sa force définitive. A l'évidence, les manifestations étudiantes et la mort de Malik Oussekkine auraient fait l'objet de conversations sans que la télévision intervienne. Mais la "forme-télévision" de cette discussion en modifie profondément le style, sans pour autant en changer les principes : une opinion de gauche partagée, des thèmes récurrents établis comme stéréotypes (les provocateurs). Mais la conversation-télé permet de documenter l'opinion commune, (des sources fiables, connues de tous, auxquelles chacun puise) et surtout de renforcer le caractère

"communautaire" de l'échange par le partage en différé d'une expérience (on reconstruit l'expérience individuelle), production collective marquée par la participation de tous (qui ont les mêmes ressources documentaires que les autres) et par la charge émotionnelle investie.

C2 - Mais sur une base identique (référence télévision et expérience particulière partagée) on peut aussi réintroduire de la divergence, pour débattre de goûts ou d'opinions en réinvestissant dans cette discussion le fait même d'avoir partagé apparemment une expérience identique.

A un premier niveau, l'observation fait apparaître des controverses d'interprétation. Dans la séquence 2/31, Lucette demande à Marie-Laure si elle avait regardé "L'évadé d'Alcatraz" et comment elle avait compris la fin. Ont-ils réussi à s'enfuir ou pas ? Marie-Laure évacue la divergence après quelques échanges en ces termes : "c'est à chacun de comprendre ce qu'il a envie". On se trouve en présence d'une divergence potentielle qui se règle par un compromis du premier degré ("chacun son interprétation"). Le souci de convergence escamote tout art de la discussion détaillée qui aurait pu se manifester par la suite.

Un jeu de distinction peut aussi se mettre en place alors même que toute l'expérience est commune. On ne peut dénier le fait d'avoir regardé la même émission que ses collègues mais on montre explicitement sa distance à ce genre de spectacles "commun". L'un des procédés les plus inattaquables consiste à poser un jugement esthétique ou professionnel sur la **forme** de l'émission : Sophie est, dans le secrétariat du laboratoire, là encore une spécialiste de ce discours. Dans la séquence 2/23, alors qu'on lui demande si elle a vu une émission sur la chirurgie esthétique, émission qui a déjà fait beaucoup parler, elle précise aussitôt qu'elle avait regardé mais que "l'émission était mal construite, il n'y avait pas assez de discussions après chaque film". Elle est coutumière de ce type de jugements qui la met en décalage avec les autres alors qu'elles ont vu la même émission : cette position d'expert, qui pratique un méta-discours et porte un jugement non sur ce qui est dit mais sur la façon de le mettre en

scène est entièrement construit dans la situation de communication mais illustre en même temps une relation complexe vis-à-vis de la télévision qui pour prendre statut d'objet culturel noble doit pouvoir être jugé sur la forme (comme un film ou un livre) : le "public" apprend à "lire" l'image télévisée avec la grille que lui propose le plus souvent les critiques télé mais aussi en bricolant des jugements "de bon sens" sur comment doit être faite une bonne télévision. Ainsi, on trouve des conversations entièrement centrées sur la **forme** et qui font l'objet d'un consensus, hors de toute volonté distinctive.

Séquence 2/33

9 h du matin. A l'arrivée de Liliane. Patricia dit à Liliane qu'elle n'a pas pu regarder l'émission (dont elles avaient parlé la veille, sur les médecines douces). En entendant parler de l'émission, Marie-Paule pousse des cris et se lance dans une critique du présentateur qui empêchait les invités de parler. "Il coupe carrément tous les invités, il fait de grands gestes, tout juste s'il se lève pas de sa chaise". Liliane était aussi énervée, elle rouspétait devant sa télé mais elle a regardé quand même. Marie-Laure n'a pas tout regardé parce que ça l'énervait. Les thérapies mentionnées (auriculothérapie, instinctothérapie, ostéopathie etc...) sont un peu bizarres selon elle. Liliane explique rapidement chacune d'elles et signale l'attaque d'un téléspectateur contre l'instinctothérapie. Sophie arrive entre temps. Elle n'a pas regardé parce qu'elle avait vu la première émission de "Médecine à la Une" sur la chirurgie esthétique et avait été déçue par la forme de l'émission. Patricia reparle de la mésothérapie (qu'elle pratique pour maigrir : elle en avait parlé la veille en associant ses problèmes de santé et l'émission de télévision). Marie-Laure déclare qu'elle ne regarderait plus ces émissions-là (à cause de la forme). Sophie reproche le survol, le fait que ce ne soit pas assez approfondi.

Nota : Rika Zaraï n'a fait l'objet d'aucune mention...

Une telle conversation donne l'idée des combinaisons et des croisements de discours au sein d'une même séquence. L'une est concernée par son problème personnel qu'elle a exposé aux autres à l'occasion d'une conversation télé. L'autre cherche à apprendre. La troisième débat de la forme même de l'émission et la quatrième se distingue en ne regardant pas car elle avait déjà formulé un jugement de forme sur l'émission précédente. Mais toutes se retrouvent pour critiquer le travail du présentateur : un certain modèle du débat, de l'exposé presque didactique est ainsi mobilisé qui met l'accent sur la "substance", sur les informations qu'on peut recueillir et qui conteste l'invasion des one-man show des présentateurs où l'invité en est réduit au statut de faire-valoir. Le médiateur qu'est le présentateur envahit tout et la construction professionnelle de la télévision semble devenir trop visible.

Le jeu de distinction sur fond d'expérience commune renvoie à de nombreux débats, et à leurs enjeux qui font l'objet des lignes suivantes. Mais il faut déjà souligner que, si forte soit la divergence initiale, lors d'une conversation-télé, un travail considérable de retour à un "lieu commun" sera effectué qui évitera de maintenir d'éventuels clivages trop abrupts au sein du même groupe de travail.

1.3. La conversation-télé est un opérateur de conversion privé/public à basse tension.

Les temps de conversation non fonctionnelle dans le travail ne peuvent avoir d'intérêt sans la possibilité de dé-formaliser l'échange et d'introduire des fragments d'autres univers dans celui-ci. C'est l'occasion de tester les autres registres d'appartenance partagés, sans le savoir, par des collègues : la pratique du jogging, les problèmes de dos, des enfants qui rentrent en 6ème, des vacances en Italie, etc... autant de terrains potentiels de rencontre. Mais, je l'ai déjà souligné, il faut parier sur une proximité d'expérience avec beaucoup de risques. Or, la télévision, elle, demeure une expérience commune probable qui va opérer comme intermédiaire, comme **espace de transition** entre des univers différents, espace où pourront être testées diverses connexions avec ses collègues sans remettre en cause la participation relativement commune au même univers professionnel et télévisuel. Avec la télévision, on possède **au moins un point commun** hors du travail : il sert de sas pour faire pénétrer en toute sécurité des éléments des différents univers d'appartenance non professionnels des acteurs.

Certains éléments d'un registre de pratiques privées sont introduits directement en association avec la pratique télévisuelle. L'une signale qu'elle ne pourra pas regarder l'émission "parce qu'elle a du monde" : information qui relève d'un autre univers que le professionnel. L'autre rappelle qu'elle a dû regarder le foot parce qu'"elle regarde toujours la même chose que son mari même si ça ne l'intéresse pas", selon mon informatrice. Certains déclarent s'être endormis en regardant telle émission, ou l'avoir regardé avec leurs enfants, ou avoir dû se presser de rentrer de week-end pour voir le film, ou avoir des problèmes d'antenne communs à tout l'immeuble etc... Ces notations ne font pas l'objet d'un débat ni d'une diffusion explicite mais elles permettent d'ajuster la perception réciproque des univers quotidiens de collègues qui pourraient rester entièrement opaques sans cela. Le caractère privé de l'activité télé la mêle inextricablement aux particularités de cet univers si l'on vient à la

rapporter : elle charrie spontanément du privé avec elle lors de sa restitution.

Mais l'activité-télé elle-même peut faire l'objet de conversations intenses. Un registre d'échanges porte sur les habitudes en regardant la télé : on sait que ce collègue n'arrête pas de grignoter, que cet autre va se coucher dès 9 heures et n'a donc jamais vu les émissions du soir, qu'une autre encore en profite pour faire son repassage le vendredi soir, que certains zappent ou que d'autres ont horreur de ça, qu'ils vont aux toilettes pendant les publicités ou au contraire qu'ils n'en manquent pas une, etc...etc... Ces conversations sont une occasion idéale pour faire parler tout le monde sur un fragment de vie personnelle considérée comme privée mais sans risque d'impudeur ou de clivage social marquant.

Le phénomène est identique à celui des conversations portant sur les façons de dormir (avec ou sans oreiller, quel genre de lit, de quel côté, voire même avec ou sans pyjama) ou sur la façon dont a appris à nager, ou sur les manies de rangement etc.. Ces habitudes sont reconnues comme arbitraires et quasiment indépendantes de la volonté individuelle : elles ne donnent pas lieu à un jeu de distinction socialement marqué mais plutôt à un partage de la "condition humaine" (appartenance large s'il en est !) de ses faiblesses, de ses bizarreries. La conversation prend cependant un caractère intimiste, car on parle de pratiques privées et très liées au corps : on peut s'y particulariser mais en restant dans la même communauté d'individus qui ont ce seul trait commun, un corps ... et des "humeurs". Le caractère pré-social, quasi animal de ces habitudes et la difficulté d'en faire un enjeu de classement ("les défenseurs du pyjama, derrière moi!") rendent ces échanges pseudo-intimes ou pseudo-privés et facilitent leur exposition publique: l'activité-télé est parfois traitée sur ce mode (ce que certains interpréteront rapidement comme une confirmation de la nature ruminante, non culturelle, de l'animal-télespectateur !)

Mais le glissement se fait insensiblement de ces pratiques de la télévision individuelles, de ces "petites manies", à des règles de coopération propres au milieu familial. Lorsqu'on en vient à

signaler que "c'est mon mari qui décide" ou que "les enfants n'ont pas le droit de regarder ça", on introduit des informations sur **l'ordre des places** au sein de la famille, place des sexes et place des générations. Ce thème est celui qui fera l'objet du plus grand nombre de conversations lorsqu'on parle de sa pratique télévisuelle : il est pourtant très sensible et peut laisser paraître des dérèglements ou tout au moins des comportements étranges, qui seront jugés dans l'univers professionnel. Malgré sa sensibilité, la discussion vient sur cet ordre des places dans la famille parce qu'il représente une question qui fonde l'ordre social lui-même. Lors de mes observations en grand ensemble sur les rapports de générations, la même curiosité intense et les mêmes jugements tranchés étaient apparus autour du respect des place de sexes et de générations (Boullier, 1987). La conversation télé n'est pas la seule occasion d'en discuter dans le milieu de travail mais il est significatif qu'on lui fasse endosser aussi ce questionnement. Il est cependant beaucoup plus indirect en milieu professionnel que dans l'univers résidentiel (où l'on supporte quotidiennement les conséquences des éventuels dérèglements familiaux). Et il est encore plus atténué lorsqu'il transite sur le vecteur "télévision" : on peut toujours traiter comme une anecdote l'information selon laquelle les enfants ont imposé un programme à leurs parents. De plus, chacun enregistre les informations sur ces modèles éducatifs ou conjugaux sans pour autant se risquer à des controverses véritables sur ces terrains.

Séquence 3/1

On entend à la radio une chanson des Rita Mitsouko. Mme T. (plongeuse) fait allusion à leur look en mentionnant leur clip. Christian, mon informateur, cuisinier, lui demande "Vous regardez ça ?". "Mes filles regardent ça (elles ont 16 et 18 ans). Moi je ne regarde pas le Top 50 mais je suis bien obligée de le voir, la télé est allumée. Si je fais des remarques, elles écoutent la télé au casque. Comme mon fils, sur la 5, son feuilleton Shériff...", il l'écoute au casque. Des fois, ça tombe en même temps que Top 50, c'est la bagarre. C'est moi qui décide à ce moment-là, le feuilleton d'abord, Top 50 après".

Séquence 3/15

11h15 - repas un samedi avant le service. Tous à table sauf le fils du patron (pizzaiolo).

Christian : je vais manger sur ma pelouse ce soir.

Mme T. : Nous on mange sur la terrasse, ça arrange tout le monde, parce qu'on voit la télé, mais moi j'ai le dos tourné.

Françoise (serveuse) : Mon mari amène la télé sur la terrasse.

Christian : C'est l'avantage d'avoir plusieurs télé.

Véronique (serveuse en extra) : T'en as combien ?

Françoise : J'en ai trois. S'il y avait que moi y'en aurait pas. Chacun regarde dans son coin.

Mme T. : Mon mari voulait en acheter une autre. Mais j'ai dit non, j'ai été catégorique là-dessus.

Sandrine (stagiaire serveuse) : De toutes façons les parents n'ont rien à dire. Quand je veux regarder quelque chose, c'est moi qui décide. Quand on mange à 20h30, on regarde la télé. Moi je prends toutes mes aises pour regarder, du coup mon père ne voit rien.

Mme T. (outrée) : Ca se passerait pas comme ça chez moi. C'est pas aux enfants de décider, à 7 ou 8 ans [référence à l'âge des enfants de Françoise : la conversation est donc très croisée car il est connu que les enfants de Françoise sont toujours devant la télé].

Ce qui fait rire Sandrine : "C'est normal".

Mme T. : Avant hier j'avais décidé de voir Marius, les enfants ont regardé avec moi et puis c'est tout.

Véronique : Y'a un film sur Canal + que mes frères regardaient ce matin à 8 heures. Moi je regarde pas souvent la télé. Les feuilletons qui passent c'est que des bêtises (Dallas, Santa Barbara, Dynastie). Je comprends pas comment les gens arrivent à regarder ça.

Christian : Parce que c'est facile.

Françoise : C'est comme les flics de Miami.

Véronique : Alors ça c'est vraiment bête.

Françoise : D'ailleurs, la fille, là-dedans, il lui arrive que des trucs.

Sandrine : C'est quoi ça les flics de Miami ?

Mme T. : Ouais, ouais je connais. Y'a même un flic noir là-dedans.

Véronique : C'est que des conneries qui passent.

Christian : Pas toujours. Y'a des bonnes émissions culturelles quand même.

Véronique : Oui, je regarde 7 sur 7.

Christian : Mme T., vous avez regardé Pivot avec Walesa ? [il sait que son père était communiste].

Françoise : Moi, j'ai regardé Sabatier.

Mme T. : Ah Christian, vous auriez dû me dire. Vous savez bien que j'aime bien ce genre d'émissions. Comme Droit de réponse. C'est tard mais ça me dérange pas, je vais chercher mon fils à la gare [il fait son service, tout le monde le sait]. Par exemple, je regarde Thalassa toutes les semaines.

Christian : Ah oui, vous avez vu le dernier ?

Mme T. : Ah oui sur la bisquine.

Christian : Ah non, c'était sur le raid vert.

Véronique : Mes frères eux ils regardent dès 8 heures du matin.

Françoise : Moi aussi, mes enfants allument la télé dès qu'ils se lèvent.

Accord général pour critiquer cela. La discussion s'arrête car les clients arrivent. (Elle a duré 30 minutes, la plus longue pour ce groupe).

Après une phase de conversation sur la pratique télé, un enchaînement spontané s'est effectué vers un échange de points de vue sur des goûts, suivi d'un retour sur les pratiques télévisuelles ... des autres (ses frères, ses enfants). On finit pourtant par trouver un consensus sur un comportement moyen qui manifesterait à la fois sa maîtrise sur ses enfants et sur la télévision. Il apparaît clairement qu'on parle d'autre chose en parlant de télévision. Dans l'échange de goûts lui-même, les appels de connivence culturelle de Mme T. doivent être directement traités dans le cadre des positions établies dans le restaurant. Mme T. ne cherchera pas à se rapprocher d'autres membres du personnel.

Deux niveaux d'introduction d'informations sur l'univers privé sont apparus : les mentions passagères d'habitudes personnelles, dans la pratique de la télévision, les débats implicites ou explicites sur l'ordre des places dans la famille tel qu'il se manifeste dans le rapport à la télévision. Mais tout cela est encore à la périphérie de l'art de la "conversation télé" qui permet de convertir un problème privé en un débat public, et cela en toute sécurité, dans le respect des frontières personnelles, à **basse tension**.

La fréquence d'introduction d'une expérience personnelle dans le cours d'une conversation télé (et en relation avec son thème) ou, à l'inverse, de greffe d'une conversation télé sur une relation d'expérience personnelle, est particulièrement élevée mais inégale selon les groupes. J'ai regroupé les stéréotypes de conversation selon quelques schémas dominants pour faire ressortir la fréquence de l'introduction de l'expérience personnelle en tant que charnière essentielle de certaines conversations. On peut dresser le tableau suivant :

	1	2	3
	Service technique	Secrétariat	Restaurant
1. Avez-vous regardé...? sans suite Mentions brèves	4	1	10
2. La pratique télé	4	5	5
3. Suivi des détails d'une émission (sujets, intrigues)	8	11	4
4. Débat d'opinion générale sur thème proposé	14	4	0
5. Introduction d'expérience personnelle	9	11	3
6. Intentions de regarder	3	4	3
7. L'intuition télé	6	0	2
8. Association imaginaire	4	4	1
9. Débat sur la forme (d'une émission par ex.)	3	4	0
10. Conversations associant plus de 2 types	4	1	1
Total des conversations recueillies par les informateurs	40 (3 mois)	35 (3 mois)	29 (2 mois)

L'émission avait été anticipée et déjà discutée : une "mobilisation" collective était faite. Mais on assiste à un double traitement de la proposition télé. D'un côté, on insiste sur le choc émotionnel, qui est partagé. Pour preuve, on introduit les maris, éléments omniprésents de l'univers familial. Le choc conduit d'ailleurs à revivre chaque séquence, en les suivant une à une : ce frisson rétrospectif et collectif représente une dimension à la fois intense et peu risquée de la communauté d'expérience qu'on produit ici sur un mode fusionnel. L'introduction d'un cas personnel ne fait qu'ajouter à la charge émotive et se transforme même pratiquement en appel à l'aide, pour réassurer sa position, son image.

Il est tout à fait significatif d'une certaine zone de confiance créée dans ce groupe que Marie-Laure puisse verbaliser explicitement les problèmes que lui pose son nez. L'occasion offerte par la télévision mais surtout par le caractère ordinaire, normal, d'une conversation télé sur ce thème lui permet de réintroduire, de façon non choquante, ce problème très personnel : le milieu de travail s'en trouve valorisé comme **univers de proches**. La conversation-télé fait basculer tout le groupe dans un registre de soutien identitaire à l'un de ses membres sans pour autant menacer les règles ordinaires du groupe de travail.

Mais un deuxième traitement est effectué par une participante, arrivée par la suite, vers un modèle de "l'opinion avertie". Sophie **tire la leçon** de cet amoncellement de faits : elle les ordonne autour d'un point de vue sur l'argent et sur les médecins, univers très proche pour tous les participants, mais encore plus pour elle (fille d'un patron). Elle se situe à l'opposé de la démarche de Marie-Laure pour faire du commun. L'expérience personnelle est retraitée à l'occasion de l'expérience télé, mais cette dernière peut être à son tour retraitée comme moment de constitution d'une opinion, ajustement d'une vision du monde.

Séquence 1/31

16h. 5 présents dans la salle de terminaux, devant le micro-ordinateur.

Un collègue rentre (Jean-Paul), les cheveux coupés très court. Il essuie quelques quolibets sur sa coupe. Marcel parle alors d'implantation de cheveux. Il décrit le procédé mais précise que ça ne marche pas toujours.

Jean-Paul reconnaît, à ses propos, une émission de télé sur la chirurgie esthétique. "T'as pas vu ça à la télé ?" Marcel enchaîne alors sur l'émission et notamment parle de l'opération sur les seins : "Alors là, j'ai préféré m'en aller". Tout le monde est d'accord pour dire que ce n'est pas appétissant : "C'est de la charcuterie". Marcel et Jean-Paul qui ont vu l'émission discutent surtout. Gérard parle d'une autre émission identique qu'il avait déjà vue. On revient sur les implants, puis sur les dessous de table. Est signalé le "coup" du docteur, présent sur le plateau, qui a été mis en cause par une opérée sur le prix des opérations et les dessous de table. Les deux collègues qui ont vu l'émission s'étonnent de la qualité de ce qu'a dit Gainsbourg. Ils l'ont trouvé pas mal : "Il a dit des choses sensées". La question du prix est soulevée à la fin, ce qui rend cette chirurgie inaccessible.

La mobilisation n'a pas existé ici. C'est même par association qu'on en vient à parler de cette émission qui est reconnue comme source d'informations non citée par le collègue : ce repérage immédiat donne une idée de la **connivence** qui s'installe malgré nous lorsqu'on partage un même stock d'images, un **même patrimoine télévisuel**. L'introduction de la conversation s'appuie sur une situation personnelle (les cheveux) et le principal meneur signale ses orientations, ses sensations devant le spectacle proposé. Mais jamais la conversation ne va mettre au centre des éléments personnels éventuels : le consensus se fait sur une réaction viscérale ("pas appétissant") comme il se fera plus loin sur le coût (ce n'est pas pour nous) et sur les dessous de table (il

y a toujours des trafics, des complots, des profiteurs dont on est tous victimes).

La conversion n'est plus alors du privé au public mais de la sensation partagée à sa forme politique. La participation restreinte à l'expérience télé peut être compensée par des ressources équivalentes (une autre émission de télévision). La mise en forme d'opinion s'appuie sur la sensation et sur la juxtaposition de faits et non de sentences ou d'idées générales. Lorsqu'on parle du coût, tout le monde comprend qu'on s'oppose ensemble aux "riches" et que ce n'est pas pour nous. Lorsqu'on parle des dessous de table, tout le monde comprend qu'on s'oppose aux "puissants" (aux "professions libérales", aux "médecins", si l'on veut spécifier) et que l'on est toujours obligé d'en passer par leurs volontés. La conversation télé prend ici tournure de **fable socio-politique** qui confirme la vision du monde la plus commune possible pour les participants et qui renforce le sens des places.

Le contraste entre les deux reprises du "même" matériau télévisuel permet de relativiser à nouveau l'importance du message et de sa mise en forme par l'institution-télé. La télévision fonctionne bien ici comme un Rorschach où se projettent non les préoccupations ou les fantasmes d'individus-télespectateurs mais les traitements effectués par un groupe donné, en situation donnée : chaque style de traitement apparaît particulier et renvoie sans nul doute à des schémas relationnels internes aux groupes et à la tradition de conversation-télé qu'il s'est forgé. Ainsi la conversation "à expérience personnelle" débouche-t-elle chez les techniciens sur une leçon de politique. Ce **déplacement** (une traduction dans les deux sens de "translation" comme l'utilisent Callon et Latour) nécessite beaucoup de doigté puisque l'on passe d'un registre privé à un registre public et d'un cas personnel introduisant du particularisme à de l'universel, à une appropriation de cette expérience par tous, renforçant la proximité sociale. Dans les deux exemples évoqués, les deux limites opposées sont presque atteintes : d'un côté, le cas personnel (le nez) s'impose durablement et pourrait ne pas parvenir à être réinvesti par le groupe si la personne concernée ne mettait pas ses collègues en position de juges, en en faisant de ce fait leur

problème. De l'autre côté, la généralisation pourrait devenir abusive et ne plus être en prise avec la situation particulière de départ : on retombe sur des opinions communes déjà établies. Deux processus paraissent essentiels à ce déplacement, qui, encore une fois, n'est pas simple à réaliser.

1. Il faut parvenir à **enrôler** certains membres du groupe dans l'expérience personnelle, en trouvant un **lien** à créer qui les engage. Si le particularisme s'affiche comme tel, ce qui est possible, il doit disposer de ressources suffisantes pour prétendre orienter la conversation sans avoir à déplacer son objet pour en faire quelque chose de relativement commun. La télévision fournit un cadre "prêt-à-l'emploi" pour ce type de déplacement mais ne suffit pas : il faut encore trouver l'expérience télévisuelle partagée et y insérer son "particularisme" à dose homéopathique.

L'opération est analogue à l'**embrayage** qui suppose un frottement progressif (cf. les "shifters" de Jakobson dans une autre problématique).

"L'étalage" des états d'âme, de la vie privée n'est pas toléré s'il ne respecte pas des règles de conversion, des procédures allusives qui "universalisent" des particularismes : l'étalage est en effet un rapport d'imposition brutal de son univers privé. Il s'agit alors d'une effraction, d'un **attentat à la pudeur** identique à l'exhibitionnisme.

L'enrôlement est réussi lorsque l'expérience privée d'un membre du groupe est débattue comme un cas général, ou lorsque d'autres expériences privées sont introduites. Il s'agit souvent d'expériences par procuration ("c'est comme mon frère qui...") où la télévision peut aussi à nouveau jouer le rôle de **ressource** (d'où le titre immortel "Elle vit sa vie par procuration devant son poste de télévision"...). Ce thème a été développé dans la recherche anglo-saxonne sur la télévision ("vicarious experience" Rosengren and Windahl, 1972) mais dans une approche d'audience et de réception qui adhère totalement à l'individualité supposée de la réception.

Je souligne ici que les ressources d'expériences par procuration ne sont perceptibles comme telles que lorsqu'elles sont mobilisées en situation dans un travail de perlaboration spécifique à un univers relationnel. La conversation-télé permet de socialiser des expériences personnelles et télévisuelles et de faire vivre, aux collègues de travail par exemple, ces expériences par procuration. Il ne s'agit pas seulement de diffusion d'un savoir, d'une information, d'une rumeur, mais de participation collective pour la reprise d'une expérience particulière. Ce travail d'**universalisation** doit être opéré délicatement car la "matière" en est émotivement chargée, au moins pour celui qui livre son expérience et qui se met en scène.

2. Ce travail de **déplacement** est une coopération à plusieurs : il est irréalisable seul et nécessite l'enrôlement des autres pour **conduire** la conversation. La conversation apparaît ainsi dans sa dimension de **durée** : il faut **du temps** et **être à plusieurs** (plus d'un) pour mener une conversation. Il n'existe de toutes façons jamais de **monologue** : tout message est adressé à mais surtout l'échange est "toujours déjà là", qui dépasse le caractère comptable des individus. Selon les situations, il peut être plus aisé ou plus difficile d'avoir affaire à des acteurs présents physiquement ou mis à distance techniquement (estrade, courrier, téléphone, etc..) ou encore posés comme virtuels : on ne déplace pas alors de la même façon. On mène un objet d'un point donné à un autre en lui faisant subir dans ce déplacement des transformations.

Ces règles de transformations demandent du temps pour être mise en oeuvre au moment opportun (le temps d'embrayer et de changer les rapports un par un). Le saut trop rapide d'un registre à l'autre peut prendre des allures de coq-à-l'âne, ou être interprété comme une volonté d'en finir, ou d'imposer un point de vue particulier, sans que la nécessité de la conversation l'impose. Un embrayage trop brutal fera caler le moteur à coup sûr. Dans les procédures conversationnelles, on doit ainsi être attentifs aux **opérations d'enrôlement** (ouvertures à d'autres explicites ou non), aux **accumulations de ressources** (on ajoute des arguments dans le même sens, on empile ou on élargit, on adosse sa position comme on plaide un dossier), et aux **procédures de**

déplacements (amorcés puis retirés, engagés mais réussis ou ratés).

La durée est un critère essentiel pour que se développent ces transformations mais un manque de savoir-faire dans ces procédures de déplacement, un manque de ressources ou un enrôlement trop faible peuvent court-circuiter une conversation à brève échéance. L'exemple de Mme T., spécialiste des introductions stéréotypées et brutales ("vous avez regardé...") montre qu'il est très difficile d'élaborer à partir de ses propositions : son introduction prend alors la forme d'une salutation ou d'une remarque à la cantonade, où l'engagement n'est pas requis. L'exemple présenté plus bas (séquence 1/2) montrera le travail qu'il faut pour récupérer une conversation brisée par le volontarisme d'un des membre qui veut la faire passer **d'emblée** à un état de leçon politique générale, à sa forme figée définitive qui n'est plus négociable ou qui a terminé son déplacement provisoirement. La nécessité du temps apparaît dans le recours fréquent à la **conversation-calque**, où l'on enchaîne les séquences d'une émission ou les scènes d'un film : ces enchaînements "prêt-à-l'emploi" permettent de faire durer l'échange tout en attendant les moments de déplacement possibles.

Pour clore sur cette question de la conversion privé/public, je propose une séquence qui représente une conversion conduite habilement sur un thème originel déclaré comme "intime".

Séquence 1/4

5 personnes. Après-midi.

Celui qu'on appelle Papy (il a 55 ans mais en fait 65 selon notre informateur) appelle sa femme au téléphone. Les collègues (du même bureau) l'entendent lui dire qu'il ne pourra pas à cette heure-là car il doit regarder Cocoricocoboy. Rire général dans la pièce. Papy explique par la suite qu'il aime surtout voir les playmates. Plaisanterie sur "Ta femme peut faire la playmate". Jean-Paul demande alors si on a vu l'émission "Moi Je". Papy

répond aussitôt qu'il s'étonne que les gens de 70 ans puissent faire l'amour.

[Noter l'enchaînement qui suppose une connaissance du contexte héritée de multiples conversations précédentes. Lorsque Papy a mentionné les Playmates, les autres ont aussitôt associé avec le fait qu'il leur avait déclaré précédemment qu'il ne faisait plus l'amour depuis longtemps. Jean-Paul a déplacé immédiatement vers une émission de télévision que Papy a reprise au vol sans que personne ait eu à préciser le thème visé par Jean-Paul. Communauté télévisuelle et communauté de travail se renforcent pour créer un fil conducteur qui n'a plus à être dit. (sinon, ce serait "cousu de fil blanc") De ce fait, l'opération de déplacement de Jean-Paul n'est pas un coq-à-l'âne ou une maladresse mais au contraire une socialisation d'un problème qui préoccupe tous les participants en partant d'un cas personnel.]

L'informateur, Guy, note alors : "débat général là-dessus", *[signalant à la fois le caractère effervescent de la discussion et un relatif malaise pour relater cette conversation]*. Puis tous les sujets de Moi Je sont abordés, la femme obèse (dans un reportage sur les amants étrangers) : des débats ont lieu sur le fils de cette femme pour décider de son origine, de son père (serait-il noir?). Sur cette question de l'origine *[indiscrète, dirait Lacan]*, les plaisanteries fusent et Guy précise que les étrangers n'ont pas les mêmes critères de beauté (car tout le monde s'étonne qu'on puisse aimer une telle femme). Tout le monde est d'accord pour dire que l'essentiel, c'est la beauté du visage *[le travail de dénégation de la question a été mené tambour battant par les plaisanteries et par une généralisation sans doute trop hâtive de mon informateur, qui me déclare qu'il voulait sortir du débat ras de terre]*. Les autres sujets de "moi je" sont ensuite enchaînés, par Jean-Paul surtout. On s'arrête sur "la star turque". Des remarques sur son physique sont faites (remarques "à ras de terre" à nouveau). Tout le monde est étonné de la voir parler si facilement, et s'attendait à voir une pouffiasse : le fait qu'on puisse être pute et mignonne trouble le groupe.

Papy repart sur Cocoboy en détaillant les Cocogirls, celles qui plaisent le plus. Quand il parle de "la brune", tout le monde

sait de qui il parle. Et chacun admet à la fin qu'il regarde Cocoboy même sans le vouloir ...!

Voilà toute une séquence où se sont développées des questions sur l'origine, sur le désir (l'étranger, la prostituée) dans un milieu de travail ordinaire grâce à l'association des ressources de la télévision et de l'expérience personnelle. Le retour final sur les cocogirls devient un art de la clôture rassurante face aux questions troublantes que ni plaisanteries ni généralités n'avaient réussi à enterrer. **La conversation-télé permet de traiter ces questions parce qu'elle permet de les recouvrir avec la même aisance** : elle limite l'engagement, elle opère comme une médiation sécurisante pour le consensus groupal comme pour l'intégrité de "l'intimité" personnelle.

Mais voilà bien une forme de constitution de l'opinion publique qui débat des principes de toute structuration sociale à partir d'un matériau "vulgaire" et non à partir de "La Flûte Enchantée" ou de Sophocle. Comment lui donner un statut sociologique entre les stéréotypes de la culture cultivée et ceux de l'opinion publique qui pour être analysée comme telle ne devrait traiter finalement que de questions mises en formes politiques, c'est-à-dire déjà dites et dicibles ?

1.4. Les conditions locales de formation d'une opinion publique à travers la conversation-télé.

Tous les éléments fournis précédemment montrent déjà une opinion publique à l'oeuvre, que la conversation porte sur la difficulté de vivre avec un vilain nez ou sur les mystères de l'origine. Les questions qui relèvent d'une opinion reconnue comme telle par les chercheurs et par les instituts de sondage sont trop souvent restreintes. Tout peut fournir "matière à opinion publique" dans la mesure où s'y révèle un traitement des écarts sociaux, des places sociales, un jeu de proximité et de distance sociales d'une part et de classement et de généalogie d'autre part. Mais la même matière peut ne pas être traitée sur ce mode :

l'opposition de goûts entre ceux qui aiment les glaces à la fraise et ceux qui les préfèrent à la pistache n'est pas pertinente actuellement pour constituer de l'opinion publique.

On doit donc préciser à chaque fois dans quelle unité sociale on se situe : il existe selon moi plusieurs **niveaux** d'opinion publique qui manifestent les tensions entre particularisme et universalité propres à un univers social. J'ai parlé ainsi **d'opinion publique locale** à propos du mode de communication dans des unités résidentielles comme les grands ensembles (Boullier, 1987). La définition de "qui est membre", "qui est "nous" ?" est au coeur de l'opinion publique et se retrouve à chaque échelle de la société, à condition que cette question émerge comme telle, ce qui n'est pas le cas pour les goûts en matière de glaces : on ne définira pas de groupe "nous, amateurs de glaces à la pistache" qui mettrait sur la place publique la question de la reconnaissance sociale de la pistache et qui établirait un clivage à travers toute la société (ou toute société **locale**) sur cette base. Pour qu'une question émerge comme question politique, s'intégrant à la formation de l'opinion, il faut au moins qu'elle ait une pertinence pratique pour quelques-uns qui s'opposent et se définissent mutuellement à travers cette opposition.

Une question générale (Dieu existe-t-il ?) ou une question particulière (dois-je couper mes sapins qui font de l'ombre à mon voisin ?) peuvent toujours devenir question publique, à condition d'être travaillées, d'être **déplacées** vers un terrain et sous une forme où l'on peut enrôler d'autres acteurs pratiquement concernés, intéressés disent Callon et Latour, à un titre ou à un autre. Selon les univers sociaux où sera déplacée cette question, on ne la traduira pas de la même façon, univers sociaux étant entendus en termes d'arrangements de rôles ou d'engagements situationnels finalisés (le travail n'est pas la résidence par exemple) mais aussi en termes d'échelle (l'îlot d'immeubles n'est pas la société nationale française).

Mais pour que se réalise ce déplacement, pour que soit situé l'univers social pertinent, il faut aussi que des **constructeurs** d'opinion se manifestent. Ce sont eux qui mettront en forme

l'opinion, qui parleront pour les autres (les porte-parole), qui enrôleront d'autres acteurs, qui délimiteront la frontière pertinente pour débattre de la question. On mesure alors à une échelle nationale le poids des médias, à une échelle locale celle des leaders d'opinion. Mais, mon approche ethnographique de milieux particuliers signale des phénomènes de construction de l'opinion publique beaucoup plus complexe que ceux liés à des leaders d'opinion. La délégation de pouvoir et la reconnaissance du statut de "personne autorisée" dont jouissent certains s'avèrent très précaires et parfois peu opérantes.

A travers la conversation-télé, apparaît le formidable travail **collectif** nécessaire à l'**ajustement** d'une opinion publique particulière à un univers, l'univers professionnel. Il s'agit bien d'ajustement, ou même d'ajustage au sens technique, pour faire correspondre l'état d'une question à l'état exact des relations dans le groupe, pour qu'elle ne soit ni trop particulière ni trop générale, ni trop productrice de divergence ni trop banale (trop "lieu commun"), ni trop marqué par son univers d'origine (divers univers non-professionnels) ni trop strictement limité à l'univers commun (professionnel).

Le savoir-faire conversationnel consiste à trouver le cheminement adéquat pour le déplacement d'une question d'une forme à une autre : on modifie (ou on confirme) l'état des relations dans le groupe, on l'ajuste lui aussi en intégrant de nouvelles informations. La conversation télé permet de faire ce travail en évoquant la question **de façon tangentielle**, grâce à une médiation : les ajustements ne se font pas de front mais sur un support déjà relativement commun. Ce n'est pas la même chose de dire "Je sais que vous trouvez que j'ai un vilain nez, allez, avouez-le" ou de dire "Vous avez vu l'émission sur la chirurgie esthétique, moi, ça me concerne, qu'en pensez-vous ?"

La télévision prend un statut à la fois d'univers commun préalable et de stocks de connaissances. Comme pour la rumeur, le "fait télé" représente un bien, une "valeur à échanger" (Kapferer, 1986). La source est identifiable par tous et l'"information" est ainsi crédibilisée et déjà incorporée à un ensemble de références communes. La télévision, comme

ressource de "tokens" à échanger aisément, est particulièrement prisée par ceux dont le "capital" d'information ou l'accès à des sources diverses est limité.

Mais le déplacement qui s'effectue au cours de la conversation - qui est la conversation même - ne prend pas la forme idéale d'un débat contradictoire, d'idées générales : la conversation télé procède plutôt par adjonction-juxtaposition de "faits-télé", de documents, parfois associés de façon saugrenue d'un point de vue logique mais toujours cohérents avec le travail de déplacement vers un autre état des relations internes au groupe. S'appuyer sur ces ressources télé, voire même disparaître derrière, c'est assurer la neutralisation des effets de la divergence introduite en maintenant le fil de l'univers commun.

Le débat doit d'autant moins dériver vers une forme démocratique parlementaire ou vers une forme scientifico-intellectuelle qu'il doit en permanence être ancré dans le contexte propre au groupe sans pour autant s'y résumer (c'est-à-dire se résumer aux relations de travail). La sphère de validité des arguments échangés doit toujours être ajustée à ce contexte, par tâtonnements : la ressource télé permet à la fois d'apporter de "faits quasi expérimentaux", localisés, et de leur maintenir un caractère général, universel, partagé. Je fournirai seulement deux exemples de "débat d'opinion" qui sont tous les deux tirés du corpus recueilli dans le groupe de techniciens, les plus familiers de ce type de débat : ce serait cependant se laisser piéger que de considérer cette forme de conversation, plus proche de ce qu'on entend ordinairement par "débat", comme idéal-typique puisque je viens d'affirmer la diversité des formes conversationnelles pour construire l'opinion publique

Séquence 1/2

9h15. 8 personnes au café (4 assises, 4 debout).

Gilbert demande si on a vu l'émission "Action". Il explique qu'il y avait une somme d'argent proposée à un groupe d'étudiants. 2 personnes l'ont vue dont le chef de service,

Jacques. Il prend un ton professoral : "La réaction vante l'image du capitalisme". Personne ne réagit. On en reste là "sinon ça risquerait de s'envenimer" (dit mon informateur). Gilbert continue à présenter l'émission, le thème des retraites complémentaires. Jacques intervient à nouveau : "C'est scandaleux, la situation n'est pas aussi grave qu'on le dit". [Nota : *le thème ne concerne pas les fonctionnaires directement*]. "Le rapport inactifs/actifs n'est pas aussi important". Les quatre qui prennent le café, assis, participent à la conversation. Certains rappellent que la mutuelle de leur administration encourage quand même ça. Quelqu'un enchaîne sur l'émission sur Cohn-Bendit. Jacques, à nouveau, se moque de Cohn-Bendit. On discute sur les gens qui changent d'idées en relativisant et en contrant délicatement les moqueries de Jacques. Les manifs étudiantes sont alors évoquées. "Ils sont moins politisés qu'en 68". Les souvenirs de manifs de 1968 affluent, des anecdotes, surtout de la part de 4 participants. Tout le monde prend plaisir à évoquer ces souvenirs.

Cette conversation-télé a du mal à démarrer et va échouer à deux reprises dans l'établissement d'une participation collective. L'enchaînement télévision permet cependant de garder un fil, de maintenir une conduite qui sans cela serait impossible et demanderait une reprise à zéro. Dans les trois moments de la discussion, le même interlocuteur, Jacques, va peser de sa marque pour tirer la conversation vers la leçon politique critique. Dans le premier moment, la généralisation est tellement rapide et stéréotypée qu'elle enterre tout travail conversationnel : il a court-circuité les temps de transformation. Il n'y a plus rien à dire.

Dans le deuxième cas, on rattrape la divergence à nouveau introduite en s'appuyant sur la communauté de situation (fonctionnaires). La troisième opération est plus réussie mais elle nécessite de contrer la critique du même collègue pour enchaîner, non sur un débat d'idées explicitement déclaré mais sur une juxtaposition de faits, d'anecdotes qui marque une appartenance commune à l'univers "soixantehuitard". On peut alors combiner dimension particulière (des expériences personnelles de manifs) et

participation à un même univers de référence sans que le particulier génère de la divergence. A travers ce mouvement, apparaît une formation de l'opinion publique de type "personnalisante" : l'opinion n'est en rien désincarnée, ou forgée par d'autres, ou encore stéréotypée mais construite dans la combinaison subtile de l'expérience personnelle et de sa validation par un groupe.

Séquence 1/32

9h. 5 personnes prennent le café.

Marcel, en rentrant dans la pièce dit "Je ne regarde pas souvent la télé mais je suis resté à voir Droit de réponse jusqu'à minuit pour voir Lorgeril".

[Les autres collègues connaissent le contexte permettant d'interpréter cet énoncé : (de) Lorgeril est un grand propriétaire d'un château non loin de Rennes. Il s'intéresse aux vieilles voitures et Marcel le connaît personnellement car il retrace lui des vieilles voitures et en possède plusieurs. Mais un point reste obscur ...].

Gérard (informateur) demande "Mais pourquoi Lorgeril était-il à la télévision ?" Marcel précise "pour un débat sur l'héritage". "Les gens croient que la vente d'un château peut rapporter beaucoup d'argent mais c'est pas vrai." Lorgeril a dû vendre un château pour s'acheter une Rolls. Les collègues charrient Marcel, qui a l'air de plaindre Lorgeril. Jacques, chef de service, a vu l'émission : il parle du discours démagogique de Tapie et du dessin de Wolinski sur Tapie ("Il parle comme mon chauffeur"). Il signale que Tapie n'a pas apprécié. Jacques a trouvé abusif le témoignage d'un des participants qui se plaignait d'avoir tout perdu, alors qu'il leur en reste beaucoup. On enchaîne sur le zoo (qui se trouve aménagé dans le château de Lorgeril) et tout le monde est d'accord pour le trouver cher pour ce qu'il y a.

Cette conversation est introduite d'emblée sous le signe d'une association expérience télévisuelle - particularisme du rapporteur. Cette introduction ne choque pas parce que l'univers de référence (la région de Rennes, les goûts de Marcel pour les voitures, Droit de réponse) sont connus. A noter cependant la jubilation qu'il peut y avoir pour le narrateur à trouver représenté un fragment de son univers personnel sur l'écran de ses projections habituelles : il y a là sans doute un retour du type confirmation, qu'il faudrait encore vérifier et qui fait, en tous cas, le substrat des choix de télévisions locales ("se voir"). L'important, en l'occurrence, réside dans l'autorisation ainsi accordée de réintroduire son univers de goûts personnels dans le milieu de travail, occasion formée par le modèle de la conversation-télé. Mais Marcel introduit cependant une dissonance en semblant s'associer de trop près à un univers (les riches et leurs problèmes d'héritage) qui s'oppose à celui de techniciens-fonctionnaires-de-gauche. Dans ce cas, l'hyperpersonnalisation est contrée.

La reprise de la conversation par Jacques prend le travers inverse : à partir de l'expérience télé, il reprend son discours attendu contre les patrons et les riches. Sa tentative est plus réussie que dans la séquence précédente car il sait mouler son discours dans le registre télévision, en argumentant à l'aide de "faits d'observation", vus pendant l'émission et susceptibles d'être partagés par tous. Mais ce déplacement n'aboutit pas réellement car il n'est pas **repris**, c'est-à-dire accepté comme un **cadre** possible de la conversation. Cette tentative de généralisation étant contrée à son tour, on se retrouve sur une appréciation **commune** sur une situation locale (le zoo) expérimentée par tous. Mais, de façon significative, elle intègre au passage la connotation anti-riche apportée par le discours de Jacques.

Cette conclusion réunit idéalement les ingrédients d'une opinion publique locale qui s'est construite en intégrant l'expérience personnelle de Marcel dont on élargit seulement le cadre à un élément connu de tous (le zoo et non plus Lorgeril en personne) mais en intégrant aussi le "rappel à l'ordre" de Jacques

sur la position supposée commune (que Marcel semblait oublier) de non-riches, voire d'anti-riches.

Le travail de déplacement effectué est important : il opère par recontextualisation d'une "proposition de conversation-télé" elle-même construite dans le frottement à une proposition télé. Il faut trouver l'ajustement exact à la dimension du groupe (rien ne sert de se mettre d'accord sur des généralités), à son échelle de pratiques communes (la région de Rennes) et à sa tradition idéologique (la gauche mais sans la langue des partis qui signale un autre univers de référence).

Le "produit" de cette conversation-télé, c'est un **jugement commun sur le zoo**, jugement qui dit la communauté d'appartenance extraprofessionnelle, à une région, à une position sociale et à un parti-pris idéologique **communs** (pour cette situation). Ce produit est en fait très éloigné de la "proposition télé" telle qu'aurait pu la décrire un programme : le frottement avec la télévision ne dit rien des modalités de construction d'un accord. La proposition télé n'a gagné une certaine pertinence que dans la mesure où elle a été **contextualisée** : en l'occurrence, la contextualisation opérée par Marcel est inadaptée à l'état du groupe. Celle que tente Jacques équivaut à une décontextualisation abusive (bien qu'il reste ancré dans l'univers télévisuel). Mais ces deux oscillations permettent de retrouver un mode de recontextualisation adaptée : l'opinion publique n'existe que dans un contexte donné tout en devant, pour se constituer comme publique, prétendre dépasser cette dépendance contextuelle. Mais, ce dépassement doit être géré à l'échelle du groupe de référence. Le jugement sur le zoo va au-delà de la situation de groupe professionnel mais il s'appuie sur des appartenances extra-professionnelles mais reconnues et négociées par le groupe professionnel.

Je ne peux m'empêcher de noter au passage le ratage permanent du discours militant. Paradoxalement, ce discours, qui se veut **critique** à l'égard des media et de la mise en forme de l'opinion qu'ils effectuent, procède de la même façon et se retrouve prisonnier de cette mise en forme. En effet, sa faiblesse réside dans sa difficulté à **traduire** au cas par cas les

propositions télé (ou toute autre information) pour les contextualiser. Or, comme le montre souvent Jacques, le discours militant fonctionne à la généralisation permanente, à "la leçon qu'il faut tirer de tel cas particulier", en oubliant de faire le chemin inverse de recontextualisation dans des univers toujours particuliers. Tout l'art de la conversation consiste précisément à déplacer l'objet du débat proposé, à partir de la télévision éventuellement, dans le contexte particulier du groupe d'appartenance sans pour autant s'y enfermer.

En critiquant la proposition télé pour la mettre en forme générale, le discours militant est **plus faible** que la télévision, qui, bien que nécessairement coupée des groupes sociaux qui retravaillent leurs relations ... sur son dos, oserais-je dire, parvient malgré tout à fournir des **ressources** réexploitables par le groupe lors de sa recontextualisation. Ressources perçues comme non mises en forme mais comme documents "prêts-à-l'emploi" pour toute interprétation : la construction du document-télé apparaît en effet rarement. Mais rien ne sert de démontrer sa construction si c'est pour le remplacer par une généralité construite en béton valable en tous lieux et en tous temps : elle est alors littéralement **indigeste** et le groupe observé ne peut, de fait, que la rejeter.

Il apparaît ainsi que la conversation-télé fournit un cadre souple de formation de l'opinion publique, qui ne doit pas être interprétée en référence à la proposition de la télévision comme institution mais seulement dans le contexte des relations locales. Ce cadre de la conversation-télé permet de faire jouer la tension particulier-universel sur fonds commun non réduit à l'univers professionnel. Le statut du medium fournit une condition privilégiée à ce jeu particulier/universel : la relation à la télévision (terrain commun mais spectacle privé) créée par le dispositif technique et l'élément essentiel pour ce travail de conversation, et non un quelconque contenu. C'est une autre façon de dire avec Mc Luhan : "Le message, c'est le medium", mais à condition de souligner l'inexistence sociale de ce message structural s'il n'est pas retravaillé dans différents univers et recontextualisé comme débat universel/particulier pertinent dans une situation.

Dispositif d'enquête pour l'étude des conversations télé

(étude effectuée de décembre 1986 à mai 1987)

J'ai cherché à recruter parmi mes relations (ou par intermédiaire) des informateurs qui étaient insérés dans des univers professionnels différenciés en termes d'activité, de taille d'entreprise et en termes de caractéristiques des populations (âge, sexe, qualification). Le choix de l'univers professionnel comme terrain d'enquête résulte de deux impératifs :

- l'un négatif : où trouver un lieu d'observation prolongée qui ne soit ni trop restreint (ex : la famille, le ménage) ni trop indéfini (ex : un café) pour pouvoir pratiquer l'observation et en tirer des informations contrôlables, autres que des variations éphémères sur des propos recueillis sans autre contexte ?

- l'autre positif : l'univers professionnel représente un espace essentiel à la construction des identités et des places sociales. Pourquoi l'opinion publique ne s'y constituerait-elle pas de façon privilégiée ?

Mais comme l'enquête le montre, les enjeux des relations internes à une unité de travail ne se manifestent pas seulement sur le terrain du travail, de la coopération fonctionnelle ou organisationnelle : l'attention doit se porter sur la capacité à y intégrer d'autres univers. L'informateur doit donc me transmettre en même temps que la transcription de l'échange, sa propre grille d'interprétation à partir des informations multiples qu'il a déjà accumulées sur les goûts, les habitudes, les opinions, le standing, les relations de chacun.

Le compte-rendu sur lequel je travaille dépend entièrement de la compétence de l'informateur :

- à noter à temps et avec précision le maximum d'éléments de la conversation,

- à ne pas confondre ce qui s'est passé, ce qui s'est dit et ce qu'il en pense,
- mais, à l'inverse, à donner les références qui lui permettent, comme à ses collègues, d'interpréter la situation, à expliciter tout le substrat, le savoir préalable qui permet au groupe de converser à des multiples niveaux sans avoir à expliciter les enjeux.

Ces exigences sont celles qui s'imposent à tout ethnologue, mais elles pèsent ici sur des informateurs qui n'ont jamais fait ce travail. Il faudra souvent quelques semaines pour que les informateurs intègrent mon exigence de précision, mon attention à la forme des échanges tout autant qu'au thème. Mais leur travail fut, de mon point de vue, tout à fait remarquable : il est très difficile d'avoir cette attention permanente, cette distance dans un univers où l'on est sollicité comme acteur à part entière. Ce travail justifiait une **rémunération**, que les informateurs ne comprenaient pas bien au début puis qui fut beaucoup mieux appréciée vers la fin, en raison de la contrainte que représentait cette attitude attentive, distanciée et participante à la fois.

Techniquement, les informateurs devaient :

1. noter immédiatement, voire en cours de conversation, les éléments essentiels de l'échange pour les aider à le mémoriser, et cela discrètement (des notes, des fiches et un cahier furent utilisés par chacun).
2. retranscrire, dès le soir, cette conversation avec le plus de fidélité possible dans la restitution.
3. m'en rendre compte verbalement chaque semaine, en s'appuyant sur leurs notes écrites et en répondant à mes demandes d'explicitation.

Le compte-rendu, qui fournit le matériau de base, est donc une construction à plusieurs étages qui peut intégrer autant de retraductions, dont la mienne lorsque je demande à l'informateur d'explicitier ses références. Il n'y a donc aucun rapport entre cette méthode et une analyse de conversation classique puisque le

matériau est constitué par des récits de conversation. L'objet n'en est pas le même puisque l'on cherche à délimiter les opérations de traitement collectif d'un thème précis de conversation selon des règles de distanciation et de proximité combinant divers univers relationnels : les procédures strictement linguistiques ou paralinguistiques ne sont pas prises comme centres de l'investigation mais seulement certaines d'entre elles comme indicateurs non systématiques de changements de registres. J'ai souligné des situations de conversations croisées et de brouhaha où toute méthode d'analyse classique de conversation (souvent duelle et dans un contexte institutionnel ou technique délimitant clairement le cadre) serait impuissante.

Deux problèmes essentiels ont surgi :

I) La délimitation de l'unité-conversation. Elle était laissée de fait à l'appréciation de l'informateur. Son attention ne se mobilisait en effet que lorsqu'il était fait référence à la télévision.

Ce critère représentait malgré tout une fixation quelque peu arbitraire au support "télévision". Il était nécessaire de restituer la genèse de la conversation. Souvent la démarcation était facilitée par les formules d'introduction explicite qui ponctuaient le début même d'une situation d'interaction (en arrivant au travail) et par l'interruption souvent brutale sous la pression des événements (clients, patron, etc...). Mais j'ai évoqué les situations où la conversation reprenait explicitement une discussion de la veille ("alors, tu as vu ton film ?") ou se continuait par intermittence pendant la journée entière. L'unité phénoménale de l'échange verbal représente selon moi un découpage non pertinent pour analyser une conversation, si l'on s'attache aux processus qui la construisent. On connaît le cas des conversations qui se déroulent sur plusieurs années (cas de correspondance) : au nom de quoi peut-on effectuer une segmentation qui sera nécessairement arbitraire ?

Le problème serait secondaire si on n'en venait à produire des analyses de l'introduction et de la conclusion de conversation qui sont en fait prises dans un continuum d'échanges : les processus

conversationnels sont alors réduits à quelques régularités localisées dans une culture bien précise sans que ce contexte soit pris en compte. Si la relation est au centre de l'analyse, elle doit dépasser le cadre conjoncturel des matérialités dans lesquelles elle se manifeste. Le déplacement que j'évoquais pour la conversation peut se répéter, durer au-delà de telle séquence verbale particulière. Il fallut d'ailleurs contrôler l'un des informateurs qui avait au début tendance à vouloir toujours fournir une **conclusion** à une conversation, alors qu'il s'agissait souvent d'une "leçon" que lui-même tirait de la conversation. Aussi les délimitations sont-elles restées arbitraires, l'attention se focalisant principalement sur les glissements, sur les enchaînements, sur les présupposés, etc... qui signalent le travail de la relation entre les acteurs quelque soient la séquence et ses frontières.

B) Le compte rendu fait par les informateurs est la seule source d'information et ne peut être confronté à d'autres versions. Ce compte rendu comporte nécessairement du flou, des filtres, des interprétations et des jugements. L'explicitation n'est pas toujours possible et l'on doit éviter de poser à l'informateur des questions de sociologue ("Pourquoi untel est-il toujours à part ? Je ne sais pas, ça a toujours été comme ça"). Par contre, il fallut aider l'informateur à se décentrer en permanence de son propre jugement sur ses collègues (tout en l'exprimant) mais aussi sur les conversations rapportées. L'attention que je réclamaux aux "détails" n'était pas toujours perçue comme digne d'intérêt. Faire admettre que lorsqu'on "parle pour ne rien dire", on parle de façon intéressante pour le chercheur, ne fut pas toujours facile. Il fallait sortir d'un modèle de la bonne conversation, de la conversation intéressante. Ce biais pouvait être renforcé par la position des informateurs, plus qualifiés que leurs collègues dans deux des cas.

Malgré toutes les limites du dispositif, voire même sa naïveté, il me semble que le travail de construction de la télévision effectué par un groupe professionnel apparaît comme il n'a jamais encore été mis en évidence. L'analyse plus fine des procédures de mise en commun relative, de passage d'un univers à l'autre nécessiterait cependant d'être poussée plus avant avec des exigences plus élevées vis-à-vis des informateurs, grâce à des

enregistrements mais aussi après un retour épistémologique sur les conditions de possibilité et de validité de la connaissance que l'on est en train d'élaborer à travers ce dispositif.

Chapitre 2

LES STYLES DE RELATION A LA TELEVISION

Chapitre 2

LES STYLES DE RELATION A LA TELEVISION

Préalable méthodologique (pour décourager le lecteur et le persuader que les sciences sociales ont quelque chose de scientifique).

Où sont passées les télé-cultures et les télé-événements qui faisaient la trame de la proposition de recherche ? Initialement, il me semblait possible d'associer une démarche "en situation" (les conversations recueillies par des informateurs dans leurs milieux de travail) et une démarche de description des états de culture télé (par interviews). Je n'ai jamais cru possible de réaliser une sociographie des goûts télévisuels mais malgré tout, l'idée de trouver quelques "types" de téléspectateurs demeurait, en les définissant vis-à-vis de l'offre télé, de ce qu'elle imposerait comme unification ou diversification relative. En parlant de culture et non de goûts, j'avais délibérément glissé vers un thème générique qui incluait dans sa définition un savoir-faire dans la mise en scène de sa culture télé : mais le lieu avec l'offre restait sous-jacent ainsi que la possibilité de réaliser un inventaire de ces cultures. Or, le choix d'une technique d'interview et les méthodes adoptées au cours de l'entretien prenaient en compte explicitement cette donnée de base : on n'observe pas de "goûts" mais seulement des comptes rendus de goûts, pas de "culture-télé" mais seulement des mises en scène verbales de cette culture-télé face à un **informateur**, à un sociologue. La démarche d'enquête adoptée étouffait ce qui pouvait rester de positivisme dans l'énoncé de la recherche.

Cette démarche, basée sur les comptes rendus des goûts, interroge de fait toute possibilité d'une sociologie du goût : autant on peut rechercher un modèle organisateur du goût, autant on ne peut ignorer qu'il n'y a pas de "goût-en-soi", comme une propriété "essentielle" d'un acteur, mais seulement des goûts-en-situation, mis en forme dans un contexte de communication particulier. Il s'agit de souligner l'aporie d'une sociologie du goût qui retrouverait dans ses comptages les seuls effets du travail de décontextualisation et de catégorisation effectué **par le chercheur**. L'inventaire des états du goût dans une société donnée à un moment donné intéresse sans aucun doute le marketing : mais s'il a suffisamment élaboré ses outils, il s'intéressera plus à des courants de "fond" (cf les socio-styles) qu'à des variations de "surface".

Et précisément, je défends le parti-pris de l'observation de **surface** qui ne cherche pas les motivations profondes, les dispositions héritées et les variables influentes des comportements, en l'occurrence des expressions du goût. La seule dimension à laquelle nous avons accès est représentée par **l'expression du goût** en situation : que ce soit un questionnaire fermé, un entretien ouvert, une conversation entre voisins ou une discussion entre collègues de travail, **la situation contraint** l'expression du goût et vide définitivement de son sens toute idée d'un goût personnel, en l'occurrence collant à l'individu, goût qui passerait de situation en situation et dont on pouvait retirer après maintes opérations de filtrage (pour évacuer la boue ou le bruit de la situation) la substantifique moëlle.

Observation de surface, c'est-à-dire attention aux arrangements trouvés dans une situation donnée pour **se placer**. Je n'ai accès dans l'entretien qu'à la vérité construite par l'acteur : il est hors de question de la lui contester ou d'en proposer une version plus savante. Le travail du sociologue est alors analogue à celui de l'acteur dans cette situation : je m'intéresse seulement à la manière dont il énonce, dans ce contexte particulier qu'est l'interview, son goût. Son goût ne m'intéresse pas mais seulement les procédures pour le dire, pour l'objectiver en quelque sorte, c'est-à-dire pour faire le travail que prétend faire le sociologue à sa place.

Dans les modalités d'expression de son goût, apparaît -c'est l'hypothèse ou plutôt le pari que je fais- la relation à l'objet "télévision" construit dans la situation d'entretien. Ce qu'on dit de son goût télé, c'est seulement ce qu'on est capable de dire dans ce contexte d'entretien qui inclut toutes les interprétations de l'acteur sur le sociologue, sur la position de l'objet télévision en général dans l'univers des objets culturels. Apparaît ainsi, non pas un goût à prendre à la lettre, mais un style de relation à la télévision en action dans une situation. Je fais alors l'hypothèse que la cohérence interne du discours produit tient dans ces procédures d'énonciation qui se **répètent**, qui traversent toute expression particulière.

Cette forme incorporée au discours qui dit la relation à l'objet dans sa complexité, n'est pas plus "profonde" ou cachée : elle est seulement un rythme qui parcourt l'énoncé et qu'il faut percevoir précisément en surface sans coller à la profondeur des significations ponctuelles. C'est à travers ce rythme que se manifestent une **compétence sociale** et une **compétence normative** (ou désirante). Ces régularités dans la mise en scène de la relation à la télévision sont entièrement (sous-) tendues par cette compétence qui à la fois analyse tout univers social, le met en forme, le structure en niant potentiellement toute objectivité des êtres et des choses, et en même temps réinvestit cette analyse dans un contexte particulier avec lequel il faut toujours faire compromis. Cette compétence contradictoire sur le plan sociologique se manifeste dans cette relation à l'autre double qu'est l'entretien avec un **chercheur** sur la **télévision**. Les styles personnels de gestion de cette relation sont au centre de mon investigation. Ces styles de relation à la télévision doivent être distingués des "viewing styles" qui cherchent à établir des pratiques ou des enjeux de spectacle télévisuel.

Les comptes rendus de ce que l'on obtient par l'entretien portent aussi sur les pratiques et non seulement sur les goûts, bien que la distinction soit parfois impossible à faire entre les deux. Mais obtenir un compte rendu des habitudes de zapping ne conduit pas le chercheur à en faire l'inventaire (comme il aurait fait pour les goûts). C'est dans la trame du discours que cette notation prend une place particulière, non comme pratique mais comme compte rendu de pratique : deux acteurs peuvent alors

mentionner le zapping pour dire des choses tout à fait contradictoires quant à leur rapport à la télévision. Là encore, je précise bien que l'on n'a accès qu'à un style de compte rendu de son "viewing style".

La construction descriptive du sociologue est déjà faite par l'acteur qui met en scène ses pratiques et ses goûts : le travail d'analyse porté sur la compétence manifestée dans cette construction d'une relation à la télévision. On distinguera alors différentes dimensions contradictoires dans cette compétence. L'objet de l'analyse n'est donc jamais les goûts ou les cultures télé des uns ou des autres, qui sont à l'évidence différenciés socialement - ce qui ne fait que confirmer la grille préétablie du sociologue et ce que savent, intègrent et construisent les acteurs en situation : là doit porter l'analyse, sur le savoir et le savoir-faire sociologique de l'acteur. Ces compte rendus ne sont que la **relation de la relation** à la pratique de la télévision. On mesure à quel point il serait illusoire de chercher, après ces multiples médiateurs, une quelconque substance des effets de la violence à la télévision ou je ne sais quoi encore !

Par ce glissement méthodologique, je m'aperçois que l'étude de la conversation-télé en milieu professionnel et celle des comptes rendus de goûts et de pratiques télévisuels en situation d'entretien sont beaucoup plus proches que je ne l'imaginais au moment du projet. Mais leur différence apparaîtra cependant plus loin lorsqu'il faudra revenir ce qui a été produit dans cette situation d'entretien.

2.1. Les styles de relation à la télévision.

2.1.1. "On n'est pas télé".

Le premier leitmotiv qui apparaît d'emblée dans les entretiens prend la forme d'une dénégation : **"on n'est pas tellement télé"**. La formule est étrange si on y réfléchit bien mais d'une fréquence étonnante : elle vient plus facilement en début d'entretien pour s'atténuer par la suite, elle est présente en permanence chez certains et à certains moments chez d'autres. Il serait intéressant de faire l'inventaire des expressions quotidiennes dans lesquelles un objet prend la place d'un attribut pour définir l'essence ou l'existence (il est) de quelqu'un. "Il est très pantoufle" (?) "Il est très gâteaux", "Elle est pas tellement poupées" etc...

Ce raccourci signale précisément une abolition de la distance : "être gâteaux", c'est aimer tellement les gâteaux qu'on peut résumer un trait de la personnalité par cette expression. On parle du goût mais d'un goût au-delà de la "raison", plutôt de l'ordre de la pulsion et qui plus est de l'ordre de l'habitude. Pulsion non sélective, invariable, habituelle, les fondements ne sont plus interrogés mais font partie des propriétés individuelles. L'expression est différente lorsqu'elle pose en attribut une activité "Il est très bricolage" "Il est très foot" etc.

Mais dans les interviews recueillies, c'est la dénégation qui l'emporte. Si la formule "être télé" est utilisée, c'est éventuellement pour parler du conjoint, des enfants, de ses parents etc. "Ils sont très télé", ce qui revient à dire qu'on l'est moins qu'eux. Cette distinction par opposition est associée à ce leitmotiv de n'être pas télé. Pour l'enquêteur, il est toujours frustrant de voir certains refuser apparemment le jeu de cette façon. Mais l'entretien continue sans problèmes sur la télévision, sur les goûts, sur les pratiques habituelles, ponctuée de façon rituelle d'un "vous voyez, on n'est pas tellement télé", quelque soit l'intensité de la pratique. Le "tellement", ou, variante, le "pas tant que ça", atténué déjà l'énoncé et vaut comme expression

même de la dénégation. "Je sais bien qu'on regarde beaucoup trop la télé mais quand même il y a des moments où on ne la regarde pas".

2.1.2. Un déficit de légitimité : la masse et le flux

Voilà une pratique qui a du mal à s'exprimer comme telle, quelque soient les milieux socio-professionnels d'appartenance. Cette volonté de mise à distance de son propre goût, de sa pratique télévisuelle, signale ce que Chambat et Ehrenberg appellent le "déficit de légitimité" de la télévision. Etre placé dans la foule des "téléspectateurs", c'est à coup sûr déchoir ou tout au moins perdre la marque de son particularisme : j'essaierai d'établir plus loin les différentes formes de cette distance à la télévision mais elle s'appuie sur deux phénomènes caractéristiques du médium : l'effet masse et l'effet flux. Que la télévision diffuse ou non de la culture cultivée, qu'elle soit marquée par son maintien en position de relais et non de producteur ou de source autorisée de cette culture cultivée, comme le proposent Chambat et Ehrenberg, me semble secondaire du point de vue de la position de la télévision dans une hiérarchie des pratiques de loisirs. L'argument de la culture cultivée se trouve sans aucun doute dans la bouche de l'élite et des formateurs de l'opinion. Mais, dans les discours recueillis chez les téléspectateurs, la distance affichée vis-à-vis de la télévision n'est pas liée à son contenu mais avant tout à la nature de leur relation à la télévision. On semble être toujours trop près de la télévision et on court alors deux risques :

a) la dilution dans la masse des téléspectateurs. Même en jouant de la distinction interne par les programmes de télévision, on reste classés dans ce peuple, dans cette catégorie pseudo-politique la plus vaste du monde, les "téléspectateurs", objet de mesures et de conjectures diverses, de découpages, mais toujours définis par leur relation à la télévision. Je l'avais déjà mentionné dans l'étude des conversations-télé au point d'en faire la condition même de la possibilité de conversation : on en vient à considérer comme "naturelle" l'activité télévisuelle et à supposer qu'il existe

au moins ce lien, cette propriété commune entre tous, au même titre que le temps qu'il fait. Qu'on se distingue en regardant une émission au label "culture cultivée" ou non, on reste dans un univers commun, le "téléspectacle" et la conversation peut s'engager à partir de là.

Toute l'importance de la dénégation "on n'est pas télé" prend une partie de son sens : "on n'est pas seulement de ce peuple des téléspectateurs" semblent chercher à dire tous nos interlocuteurs. On ne peut être ramenés à la masse : tout est bon alors pour recréer de la distance, pour ne pas être définis selon cette dimension unique. La situation est identique à celle de toute cohabitation sans principe clair de définition des frontières sociales : chacun dénie sa présence dans cet univers, cherche à marquer d'abord sa capacité à s'en absenter puis, devant l'impossibilité de le faire absolument (on est de toutes façons résident ou téléspectateur), joue activement de la distinction pour souligner son particularisme et briser l'unité fictive de la population, définie seulement à l'origine de façon **quasi-technique** : les locataires d'un immeuble, les possesseurs de télévision, les possesseurs de CB, les usagers-clients du train (pour ne citer que les terrains que j'ai étudiés). Cette définition technique laisse plus ou moins de marge pour recréer des frontières sociales selon les circonstances : mais pour l'architecte ou l'homme d'entretien de l'immeuble, pour le producteur de postes de télévision ou le technicien responsable d'un relais hertzien, pour le conducteur du train ou le vendeur du billet SNCF, cette population est traitée comme un tout. Quand une différenciation technique est proposée par l'offreur (ex : une chaîne cryptée payante, une première et une seconde classe, un F2 et un F5 etc...), les principes de sélection par le coût ne suffisent pas à établir la légitimité de cette sélection sociale, et la cohabitation demeure avec les autres types techniquement définis.

En ce sens, la diversification des chaînes ne remet pas en cause la communauté technique des téléspectateurs : les principes de distinction n'ont rien d'explicite (quelle différence entre la une, la deux et la cinq justifierait un clivage social pertinent, c'est-à-dire un clivage à usage pratique stable et reconnu ?). Seuls, canal + et la 3 (les régions) peuvent introduire une définition télévisuelle socialement transposable à une population

sélectionnée mais toujours très diversifiée. Le déficit de légitimité de la télévision ne sera pas résolu par cette pseudo-diversification.

La diffusion de masse du terminal télévision crée les conditions mêmes de son déficit de légitimité : avoir la télévision est une condition commune, dont il faut se distinguer à tout prix en affichant le caractère "commun" de cette activité et en prenant ses distances avec elle.

b) L'effet flux représente le deuxième volet du rapport ambivalent à la télévision. Le dispositif technique, là encore, ne crée rien par lui-même, n'a pas "d'effet sur", et encore moins le contenu diffusé : ce n'est qu'à travers la reprise dans la communication quotidienne de cette dimension "flux" qu'il y a construction d'un déficit de légitimité. Les leitmotivs de la "passivité" du téléspectateur n'ont pas seulement été proférés par les élites soucieuses de marquer les activités nobles du sceau de "l'activité" : ils ont un certain fondement d'une part et se sont imposés à tous comme modèle supposé du téléspectateur d'autre part.

La distance qu'on doit afficher à la télévision comporte cette dimension : on doit faire la preuve de sa capacité à arrêter le flux continu qui caractérise la télévision. La crainte d'apparaître **captif** est clairement exprimée dans ce souci de mettre en scène toutes les occasions d'être là sans y être. ("Quand je suis occupée l'après-midi, des fois aussi je tricote en regardant le feuilleton de la cinq, alors je fais pas attention. J'arrive à suivre sans regarder l'écran" n° 11. "On regarde pas beaucoup, c'est allumé mais de là à dire qu'on la regarde" n° 4). Le flux se matérialise dans l'impossibilité d'éteindre la télévision : ça coule, ça se répand, ça envahit, la télévision automate existe sans téléspectateurs. C'est du moins ce qu'on voudrait dire en montrant la capacité que l'on a à être sans y être.

A l'opposé, plus classiquement, on peut afficher une maîtrise sans faille ("Jamais le matin, ni le dimanche", "de 19h30 à 20h30, un point c'est tout" etc...). Mais le flux et son pouvoir envahissant demeurent inquiétants ou tout au moins perçus comme une menace à son autonomie. Admettre qu'on y a

succombé, qu'on est un téléspectateur assidu peut difficilement prendre une connotation valorisante.

Revient alors la comparaison implicite avec les autres activités culturelles "nobles" : on ne va pas à la télévision, elle vient à nous, il n'y a pas un temps et un lieu pour cette activité mais elle se déroule en tous temps et en tous lieux. On pourrait alors presque dire qu'on n'allume pas la télévision mais qu'on l'**éteint**, et que cet acte volontaire de coupure dans le flux est le seul qui marque l'indépendance. La seule façon de valoriser sa relation à la télévision devient la **capacité à s'en priver**. L'enquête-expérience Antenne 2/Télérama de 1986 s'intitulait d'ailleurs "Privés de télé" et mettait en scène les traits de la dépendance commune à toute drogue : le manque, les activités de substitution, la cure de désintoxication, la rechute etc...

Les supposés "intoxiqués" eux-mêmes, bien que vivant très bien leurs habitudes de consommation élevée de télévision, peuvent difficilement la dire si ce n'est sous une forme où ils reconnaissent leur position d'accusé. Le seul modèle de légitimation de la pratique télévisuelle réside dans la capacité d'**abstinence**, ce qui conduit nécessairement au déficit de légitimité déjà évoqué.

La télévision fonctionne alors comme un **bain** culturel auquel on ne peut échapper (même sans regarder la télévision) : il n'y a rien à faire pour y accéder, on y est déjà ! Je ne prétend pas analyser ce qui se passe au niveau de la réception, sur le mode de la psychologie cognitive, mais seulement souligner que cette réception elle-même est travaillée par ce déficit de légitimité lié aux effets de masse et de flux, qui contraignent à afficher sa distance à sa propre pratique, à dénier sa participation et sa captivité (un roman n'a jamais été illégitime parce qu'il était captivant, au contraire, mais il n'y a pas de "flux de romans"). Les changements techniques comme le magnétoscope peuvent tous être réinterprétés comme un indicateur de maîtrise et de dépendance accrue : ils ne réhabilitent en rien la légitimité de la télévision mais permettent seulement d'accroître le jeu des distinctions au sein de cet univers, au même titre que les nouvelles chaînes.

2.1.3. La construction des styles

Quelques exemples illustrent cette permanence du discours de distanciation à sa propre pratique, qui oblige à se présenter comme **étranger** à ce qu'on fait ("C'est moi mais c'est pas moi", "J'y suis mais j'y suis pas"), expression de la difficile mise en scène publique de sa relation à la télévision, qui peut, **éventuellement**, renvoyer à un réel dilemme personnel. Mais l'analyse se situe seulement au niveau de ce qu'il est légitime de dire dans l'état présent du statut de la télévision.

"On regarde d'un oeil, comme ça" (n° 6) "Je regarde distraitement, je fais autre chose" (n° 6) "On n'est pas souvent là, ni le samedi ni le dimanche, donc la télé, à part le soir, elle marche pas trop" (n° 11). "Disons que autant que possible, on essaye que ça n'empêche pas sur nos lectures, et puis nos rencontres avec les gens, nos réunions et autres, c'est pas ça qui nous empêche, c'est pas la télé qui nous retient, ça rejoint ce qu'on vous a dit, on n'est pas télé" (n° 10) "Le dimanche soir je regarde le film mais le samedi, la plupart du temps, c'est des conneries l'après-midi. Parce qu'il faut bien assouvir le besoin du peuple. Ce qui fait que je ne regarde pas" (n° 4) "Je vais pas être concentrée tout l'après-midi, à rester là pour regarder ma télé" (n° 8) "On trouve qu'on est déjà trop feuilleton, alors on regarde pas le mercredi et le jeudi" (n° 8) "De toutes façons, autrement, y a rien, hein, y'a rien qu'on regarde particulièrement, y'a rien de ..." (n° 9) "Si je la regarde, c'est parce qu'on m'oblige à regarder, c'est mon mari qui la regarde, parce qu'il aime bien" (n° 9).

Un premier traitement des procédures employées pour mettre à distance sa pratique de la télévision fait apparaître deux formules de distanciation explicite ainsi que deux autres plus complexes:

a) je regarde mais je ne regarde pas

b) je regarde seulement ce qu'il est bon de regarder, j'ai d'autres intérêts que la télé.

c) Se trouve aussi une formule qui dit l'impossibilité à prendre de la distance ou qui en attribue la responsabilité à d'autres : "Je regarde mais parce que je suis forcé par les autres ou parce que je ne peux pas m'empêcher". L'absence de distance est mise en scène en référence à une norme de la distance qu'on ne peut appliquer. Cette conscience malheureuse est une confirmation du statut illégitime et trouble de la relation à la télévision.

d) Mais il ne faudrait pas oublier de mentionner, à l'encontre de tout ce qu'on vient de dire, qu'il existe des téléspectateurs fiers de l'être, même s'ils doivent parfois prendre le ton de la revendication contre les lieux communs anti-télé pour faire passer leur goût : "je regarde la télévision parce que j'aime ça et je n'ai pas honte de le dire".

Ces brèves notations sur des processus de distanciation plus ou moins actifs et plus ou moins réussis vis-à-vis de la télévision ne suffisent pas à fonder la dynamique des styles de relation à la télévision. Les deux derniers cas cités sont remarquables par leur distance moindre à la télévision et pourtant ils s'opposent à tous autres points de vue, comme s'opposent d'ailleurs les deux premiers entre eux. Dans les deux couples d'opposition, la gestion du discrédit de la pratique télévisuelle est antagonique : à un pôle, on subit le discrédit et on le renvoie ailleurs, en dégageant vers d'autres la cible des critiques. A l'autre pôle, on "assume" le discrédit mais en le retournant pour requalifier sa pratique télévisuelle ("je ne regarde que ce qui est bon", "j'aime ça") de façon offensive. Cette opposition classique du détournement et du retournement (Gruel, 1985, Boullier, 1987) dans le traitement du discrédit souligne une échelle de légitimité de l'argumentation: dans un cas, on peut prétendre à l'auto-définition en assumant le discrédit pour le contredire et dans l'autre on dénie l'accusation et on la détourne éventuellement sur d'autres ("ce n'est pas moi"). Cette légitimité de l'argumentation n'est pas nécessairement liée à une position sociale dans une hiérarchie objective, mais constitue un élément de la compétence personnelle à s'auto-définir comme centre ou à subir la définition par d'autres : chaque relation est traversée par cet enjeu et l'issue, le compromis final, est le plus souvent une commune redéfinition. Mais cette polarité donne lieu à des styles de relation

à la télévision différent : on est en effet plus ou moins capable d'assumer son activité de téléspectateur dès lors qu'on doit la resituer dans un contexte connu et supposé général - de discrédit.

A l'axe de la distance télévisuelle, se combine donc un axe de légitimation de l'argumentation (+ / -). Cet axe porte sur le dispositif d'argumentation, sur la relation de sa relation à la télévision : il ne dit rien des pratiques effectives.

Sur la base de cette double opposition, j'ai tenté de construire un tableau des styles de relations à la télévision. Il se distingue d'un tableau comme celui de Rosengren et Windahl (1972, p. 173) qui proposent une typologie des relations entre audience et acteurs des mass media. Leur tableau s'organise autour de deux axes : identification (oui / non) et interaction (oui/non), les auteurs voulant signaler par interaction une dimension absente des études de réception, de "uses and gratifications" ou de "fonctions" de la télévision, la dimension d'usage dans l'échange très proche de "l'avant-après télé", que nous avons mis au centre de notre étude. Mais il s'agit pour eux d'établir des types fonctionnels en termes de dispositions psychologiques. Voici leur tableau.

		Interaction	
		No	Yes
Identification	No	Detachment	Parasocial interaction
	Yes	Solitary identification	Capture

L'opposition "detachment / capture" va se retrouver d'une certaine manière dans notre construction des styles de relations à

la télévision qui croise deux axes distance / proximité et retournement / détournement (noble et centré, légitime VS non noble, esquive, non légitime).

Rapport à la TV

Distance	Proximité	Retournement (discrédit contrôlé) Mode discursif
Maîtrise	Passion	
Tangente	Dépossession	Détournement (discrédit subi)

Bien que construite sur des principes très différents, l'analyse des attitudes vis-à-vis de la télévision par Glick et Levy (1962) est assez proche de ma démarche : ils différencient l'auditeur acceptant la télévision (television embraced), l'auditeur adaptant la télévision (television accommodated) et l'auditeur critiquant la télévision (television protested). Ces styles de négociation avec la télévision sont l'objet d'un axe d'analyse particulier que je combine avec l'investissement émotif pour complexifier ce modèle.

2.1.4. Au-delà des styles : négociation sociale et investissement émotif.

La construction de ce tableau m'a conduit à développer d'autres oppositions. Ainsi la maîtrise et la dépossession s'opposent terme à terme sur l'axe de la qualification sociale, c'est-à-dire des modalités de négociation avec l'univers de l'autre, en l'occurrence ici la télévision. Au-delà des procédures

discursives, vis-à-vis du discrédit, apparaissent des styles de mises en scène de sa relation à la télévision. Comment traite-t-on avec ce flux puissant, captivant mais somme toute limité à un poste de télévision ? Comment négocie-t-on avec l'univers de l'autre, c'est-à-dire ici l'institution télévision ? Parvient-on à le faire sien au moins partiellement ou est-on absorbé, capturé, englouti dans cet univers ? Les pratiques sont toujours prises dans cette tension qui est la condition même de l'échange : mais on ne peut guère en dire autre chose que ce qu'en dit lui-même le "téléspectateur". Son discours s'organise de façon analogique selon cette polarité : maîtriser ou être possédé, contrôler ou subir, être indépendant ou dépendant. Ce thème de la prise, de la capture, de la dépendance n'a rien de spécifique à la télévision.

Cet enjeu est présent dans tout échange, dans toute communication qui peut à chaque pôle se traduire par la disparition de l'un des partenaires dans l'univers de l'autre : la toute-puissance de l'amateur vidéo, qui fait sa télé lui-même d'un côté, la possession, l'envoûtement face à la télé toute-puissante, de l'autre. Ces passages-à-la-limite peuvent s'observer et sont révélateurs de cette tension qui organise "normalement" toute relation à la télévision entre maîtrise et dépossession. Cet axe social proprement dit peut s'organiser selon une échelle de la qualification sociale, de la capacité à imposer plus ou moins "son point de vue", à domestiquer la télévision, à la faire sienne et non à devenir son extension protoplasmique à forme humaine qu'est le "téléspectateur".

Mais on peut aussi dédoubler cet axe selon que la dépendance est sienne ou par intermédiaire, selon que la maîtrise est active ou par absence. La dépossession est en effet argumentée le plus souvent autour du pouvoir des enfants, éventuellement du mari : dépossession vis-à-vis du pouvoir de décider de sa relation à la télévision qui est imposée par les autres. C'est donc une dépossession à distance différente de celui qui admettrait "je ne fais que ça, regarder la télé, jusqu'à la "neige" la nuit, je ne peux pas m'empêcher" : je n'ai pas pu trouver parmi les personnes rencontrées quelqu'un pour soutenir cet aveu de "TV-addiction" totale. Ça ne peut sans doute pas se dire, comme bien d'autres intoxications ou envoûtements. Dans ce cas, la personne est directement possédée, sans intermédiaire : il ne s'agit plus

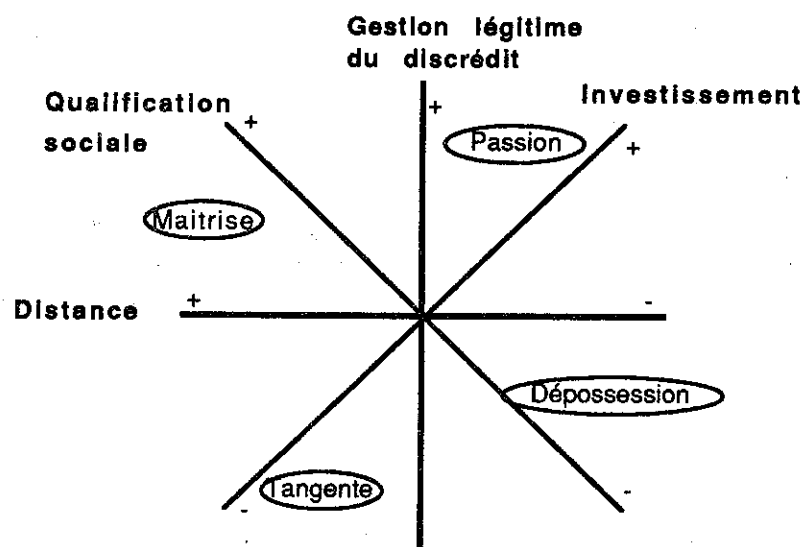
seulement d'une domination sociale mais d'une dépendance à ses propres désirs, d'une incapacité à s'interdire. Ce cas représenterait un passage-à-la-limite de "l'escapisme", souvent condamné comme l'un des effets de la télévision, ou de "narcotizing dysfunction" (Merton-Lazarsfeld, 1948) dont la télévision ne serait en rien la cause: le dérèglement qu'est la dépendance peut se porter en effet sur n'importe quel autre objet.

De même, pour la maîtrise, on observe à la fois une maîtrise qui s'exerce personnellement dans les choix télévisuels quotidiens et une maîtrise qui s'exerce par retrait total de toute interaction "physique" avec la télévision. Dans ce deuxième cas, l'absence est totale et peut prendre la forme de l'inhibition ou seulement de l'étrangeté totale. L'axe maîtrise/ dépossession proprement social pourrait ainsi être redoublé par un axe inhibition-dépendance dans l'ordre du désir et de la norme. Mais dans la mesure où je n'ai pas testé sa validité sur le matériau recueilli, je le signale seulement comme piste d'investigation qui complexifie toujours le modèle et dépasse les fausses évidences des observations et des modèles successifs.

Mais l'opposition Passion / Tangente peut, elle aussi, être prise en compte : elle transparait empiriquement dans le ton même de l'entretien et la vigueur de l'argumentation qui sous-tend chaque position. La relation à la télévision s'exprime de façon passionnée, fougueuse (dans les goûts et dans les dégoûts) à l'un des pôles, alors qu'elle est entièrement vidée de toute intensité à l'autre pôle, qu'elle est dépassionnée, désaffectivée, ou plutôt **apassionnelle**, ce qui rapproche de l'apathie. Ces cas d'indifférence dans la relation à la télévision - que nous avons rencontrés - peuvent être associés à une pratique intensive, d'aucuns diraient à une consommation élevée. Alors que le dépendant peut vibrer, tout "collé" qu'il est à sa télé, le "tangent" est là sans être là, est blasé, ne croit à rien mais reste là quand même : c'est du moins la façon dont il **exprime** sa relation à la télévision. Il effectue bien une mise à distance mais sans passion. Le passionné, à l'autre extrême, s'enthousiasme et s'irrite de tout : la télévision est chargée d'intensité émotionnelle, il lui en prend, lui en rend, en projette, en diffuse autour de lui.

L'introduction de cet axe (très rudimentaire dans sa formulation) de l'affectivité ou de la charge émotionnelle permet de prendre en compte la mobilisation qui se manifeste autour de la télévision. Mobilisation qui ne peut se laisser cadrer par le modèle du débat académique ou parlementaire qui prétendrait évacuer des cas non répertoriés tels que la passion de celui qui regarde rarement la télévision et la "dépassion" de celui qui la regarde en permanence. Le traitement des frontières sociales sera, de plus, nécessairement différent.

La combinaison des 4 axes peut se représenter ainsi :



Le placement des styles repérés à l'origine sur deux axes devient cependant problématique. L'observation montre que les antagonismes sur les axes de l'investissement et de la

qualification sont incontournables : on ne peut être à la fois passionné et "dépassionné", maître et dépossédé. Mais on peut par contre être passionné et maître, ou passionné et dépossédé. De même la tangente (la dépassion) peut se combiner à la maîtrise ou à la dépossession. 4 nouveaux styles plus complexes, mais sans doute plus proches des types observés, peuvent alors être dégagés.

Maîtrise + passion

Ce modèle correspond à un idéal du point de vue du statut culturel de la télévision. La mise en scène de cette position est inattaquable, elle cumule les avantages de la proximité affective et ceux de la maîtrise sociale. Elle crée un pont culturel en réintégrant la télévision dans l'univers légitime (**medium légitimé**).

Maîtrise + tangente

Ce style de relation à la télévision joue le coup de "mépris" : l'hyperdistance sociale et affective est mise en scène en allant jusqu'à l'extériorité totale. Le medium est marqué comme **froid**.

Dépossession + passion

A ce pôle, la distance sociale et affective est nulle : on baigne dans un monde télévisuel sans pouvoir s'en démarquer. Au contraire, on aime cette dépendance, cette "capture" pour reprendre le type de Rosengren et Windahl. On peut parler d'un **médium en fusion**.

Dépossession + tangente

Alors que la passion représentait encore un investissement qui disait quelque chose d'un sujet, ici on atteint le degré zéro de la personne, l'écran absorbant et annulant le sujet. Le téléspectateur est absolument étranger à sa propre pratique : il n'y est pour rien, il fonctionne véritablement comme téléspectateur face à un **médium tout-puissant et automatique**.

Ces quatre styles de relation à la télévision mis en scène dans les entretiens renvoient à des formes différentes de négociation avec la proposition télévision. Lorsque la passion s'en mêle, la négociation est complexe et contredit toute stratégie sociale simple : cet investissement-attachement à la télévision n'est pas aussi maîtrisable qu'on le voudrait, il n'est pas aussi passif qu'on le dit. Négociation active dans tous les cas. Mais lorsque la tangente s'impose, ce frottement dépassionné avec le medium, cette impossibilité d'y croire et d'être présent à sa propre pratique, la négociation devient nulle ou simplifiée. Associée à la maîtrise, la position tangentielle se traduit dans sa forme extrême par une **extériorité dure** qui coupe toute relation avec le medium. Associée à la dépossession, la tangente conduit à une **absorption molle** et superficielle dont l'image type serait celle du téléspectateur permanent tournant le dos à son récepteur.

Ces styles de négociation avec la proposition culturelle qu'est la télévision rappellent sans nul doute des styles construits par Eliseo Veron à propos des parcours de visite d'une exposition. (Veron, 1983). Il faut préciser ici que notre observation porte sur des entretiens : les styles construits sont plutôt les styles de mises en scène de sa négociation avec la proposition télévision. La réalité des pratiques n'est pas interrogée et encore moins la pertinence de ces styles dans une quelconque "réception" : l'univers de la conversation-télé ou du récit-télé (cas de l'entretien) peut se construire indépendamment de toute proposition effective, de tout spectacle réel. La convergence de la télévision et du téléspectateur est un a priori que j'ai rejeté puisque parler du "téléspectateur" c'est le définir strictement par sa relation à la télévision, tel que l'institution le construit. Parler à l'inverse de la télévision en tant que proposition tangible, spectacle effectivement regardé ou message reçu, c'est retourner l'hypothèse sans changer ses postulats : le fait télévision construit par les acteurs dans différents univers et dans différentes situations ne saurait coïncider avec la proposition télévision faite par l'institution.

Les styles mis en scène dans les entretiens donnent une cartographie des positions tenues dans les interactions à propos de la télévision : ils renvoient sans doute à des pratiques mais

auxquelles personne n'a accès. On peut ainsi identifier quatre styles construits de spectateurs :

- le spectateur démiurge (maîtrise + passion)
- le spectateur-sectateur (maîtrise + tangente)
- le spectateur-addict (dépossession + passion)
- le spectateur-zombie (dépossession + tangente).

Le spectateur démiurge et le spectateur zombie sont les deux modèles auxquels semblent se référer la télévision comme institution : le premier est le spectateur noble, autonome, qui rend sa légitimité au medium et qu'il faut flatter, le second est le "téléspectateur" construit par les mesures d'audience, par les indices d'écoute où l'on s'intéresse finalement peu à sa réalité, l'essentiel étant qu'il soit intégré au dispositif du terminal-télé pour allumer son poste (car hélas, on ne peut pas l'allumer automatiquement sans lui demander son avis et en l'obligeant à être présent, cf "1984"). Mais rien ne prouve qu'il soit là : il le dit lui-même, il est toujours ailleurs, il fait toujours autre chose, assumant au plus profond la position fictive qui lui est attribuée.

Le spectateur démiurge, qui organise son univers de fantaisie sans y succomber, est flatté par les revues télé haut de gamme; le spectateur zombie, lui, est le roi des indices d'écoute, il est flottant (comme son écoute) à souhait.

Intermède méthodologique : où l'on apprend que tout ce qui précède est douteux (mais ce n'est pas sûr). Comment sortir d'un cercle de méthode sans torticolis ?

On peut dès lors s'interroger pour savoir si les modèles de mises en scène de sa relation à la télévision (et de mise en scène, par contraste, de la relation des autres qui l'accompagne toujours) ne subissent pas eux aussi le "formatage" de ces relais d'opinion-télé que sont les divers outils de construction du public-télé. On n'aurait alors recueilli que les stéréotypes déjà construits par les media eux-mêmes. En recueillant des conversations au travail, je cherchais à saisir les occasions de construire la télévision comme "objet - pour-parler" ... d'autre chose (cf "coin of exchange"). La construction d'une opinion locale relativement partagée obéissait à des impératifs indépendants des modèles diffusés par les media eux-mêmes sur ce qu'il faut penser.

L'entretien isolé, par contre, ne fournit pas ces "lois du milieu" qui contrebalancent la prégnance des stéréotypes généraux. Le risque est grand de recueillir alors seulement ce qui a été construit ailleurs, sans que des règles de production de ce discours, particulières à un acteur, puissent être mises en évidence. La démarche de l'entretien relève alors, sans que je le soupçonne, des dispositifs mis en place par l'institution télé pour connaître/construire un téléspectateur selon des catégories, plus fines certes, mais qui ne sont que celles de l'institution. La situation d'entretien n'est plus, contrairement à ce que j'énonçais en préambule, une situation comme une autre de la vie quotidienne, équivalente aux interactions propres à un univers relationnel : l'entretien suppose au contraire de "sortir" le sujet de ces interactions pour le convoquer comme "téléspectateur".

Le travail de double mise à distance de la télévision que j'ai tenté (par le biais des procédures discursives) ne suffira pas à évacuer la correspondance entre mon traitement du sujet et celui effectué par l'institution-télévision. Il est alors nécessaire d'admettre, sur un plan déontologique, l'identité de ces positions

dans la construction de la réalité, le sociologue ne faisant rien d'autre que ce que produit l'institution-télévision avec ses sondages, ses indices et ses revues. Mais l'acteur lui-même ne fait rien d'autre et ses procédures sont identiques (mais son poids est différent).

C'est pourquoi il serait erroné de coller aux **types** ainsi décrits et évoqués qui, dans leur "matérialité", dans leur dimension conjoncturelle, sont des constructions arbitraires mais imprégnées des modèles produits par la télévision à ses propres fins : le "téléspectateur" par ses procédures rhétoriques, comme le sociologue grâce à ses décodages multiples, ne renvoient que les mêmes fictions déjà construites.

Par contre, les axes proposés à la construction des styles sont eux d'une validité structurale qui dépasse les manifestations conjoncturelles dans lesquelles on les observe : (à condition cependant de reformuler les catégories utilisées dans ce texte). Leur pertinence ne dépend pas du contexte mais met en forme tout contexte en tant qu'il est enjeu relationnel de distance/appartenance et de légitimation.

Problème cependant : ces axes, construits pourtant à partir des entretiens, relèvent d'un modèle de la compétence sociale qui s'appliquerait à toute situation. Le bilan est alors le suivant : d'un côté, un modèle formel, sans contenu, universel ; de l'autre, des manifestations sous forme de types, de descriptions qui sont déjà entièrement prises dans la communication, dans un contexte, et donc toujours relatives, d'une pertinence limitée à ce contexte. Dans le cas de la mise en scène de la relation à la télévision, l'intervention de la télévision dans la construction de son public ne peut être sortie du contexte. Son poids pèse en permanence sur le discours des acteurs, en raison même de la prégnance de "l'activité télévisuelle" déjà évoquée.

Mais sortir un acteur de tout contexte social, c'est l'exposer sans antidote à la répétition des stéréotypes : il se peut dès lors que les entretiens ne soient que cela. L'interviewé est mis en position de "téléspectateur" alors que l'interview cherche à reconstituer l'ensemble des univers sociaux auxquels il participe et dans lesquels se retravaille et se dissout cette relation fictive à la

télévision, cette population sérielle, sans existence sociale. C'est seulement en saisissant la production de la télévision dans un univers social donné, en situation, comme je l'ai fait pour les conversation-télé, que peut apparaître un travail sur la "matière télé" qui soit autre chose qu'une reproduction des styles de téléspectateurs déjà construits.

Dans ces groupes de travail, la société se fabrique en combinant des multi-appartenances : la télévision n'est plus alors toute-puissante et atomisante, comme dans la situation d'entretien, même si le groupe observé parle sans cesse de télévision. Le groupe parle, on le sait, de lui-même, de l'état de ses relations, de ses frontières internes et externes avec les autres univers d'appartenance. L'interviewé, seul, aussi bavard et aussi inséré soit-il dans de multiples réseaux, ne fait pas le poids face à la télévision et aux stéréotypes de relation qu'elle a diffusés. Il peut trouver des arguments de poids (de grandeur, dirait Boltanski), des alliés solides : mais l'opération demeure strictement rhétorique, sans effet pratique dans une situation où il est mis avant tout en position de "téléspectateur".

Faudrait-il revenir à la méthode d'observation de Lull (présence dans une famille) puisque l'unité famille serait alors un groupe de poids, avec ses règles propres ? L'idée paraît techniquement difficile à réaliser surtout si l'on admet que ce que le groupe fait de la télévision se déroule principalement avant et après le spectacle lui-même et qu'on y mêle toutes sortes d'autres sujets de conversations.

Le cercle de méthode peut sembler résolu dans l'étude des conversations-télé mais ne l'est absolument pas dans le cas de l'entretien. Le problème dépasse largement la question de la télévision, on l'aura compris. Ce cercle de méthode rejoint celui présenté par Halbwachs et rappelé par Champagne : "Si, pour étudier les groupes, il faut les constituer, comment pourra-t-on en effet les constituer si on ne les a pas étudiés ?" (Champagne, 1975). Dans ce cas, le cercle serait le suivant : "Si pour étudier un processus de communication, il faut observer les unités / identités que ce processus constitue, comment observer ces unités / identités sans avoir étudié le processus de communication ?". Dans le cadre de cette enquête, je fais parler

des individus hors situation, sériels, en pariant à la fois sur la mobilisation de leur appartenance à d'autres univers sociaux, malgré leur isolement, et sur l'analogie qu'il y aurait entre le discours produit dans la situation d'entretien et celui produit en situation d'interaction dans un groupe donné. J'avais même souhaité aller jusqu'à la tenue d'une conversation télé-"ordinaire", au cours de laquelle le chercheur s'engagerait dans ses goûts et dans ses habitudes, pendant l'entretien : opération qui consiste à sortir du cadre de l'entretien tout en y restant, et qui a échoué à chaque fois.

A titre de comparaison, le critique que Labov adressait à Bernstein quant aux conditions d'enquête pour mesurer les performances linguistiques d'enfants ou d'adolescents se retrouverait ici : dans la mesure où l'on cherche à établir certains traits d'une compétence communicationnelle, pour aller au-delà de grands traits structuraux (cf mes axes) il faut faire varier les situations au-delà de la situation d'enquête calquée sur l'institution de référence (l'école pour Bernstein, la télévision pour moi).

Je préfère laisser ces questions ouvertes ... sur une impasse (!) et admettre l'incertitude qui est la mienne. Provisoirement, la question peut être esquivée en retournant à la description des cas observés correspondant aux types construits, ce qui peut laisser croire qu'ils font office de démonstration alors qu'ils ne sont que monstration.

Les entretiens-minutes par téléphone

Mais il faut souligner que le cercle de méthode évoqué s'est retrouvé dans l'étude par téléphone des "événements". Le dispositif consistait à interroger une trentaine de personnes par téléphone, triées au hasard à partir des numéros de téléphone pour les interroger sur les événements qui avait pu les marquer dans les jours précédents, sans précision au départ puis avec la précision "à la télévision". (sous-entendant événements rapportés par la télévision, ou créés par la télévision etc...). L'opération a été répétée 3 fois, autour de périodes où j'estimais qu'il y avait eu un événement. L'objectif était de mesurer le degré de partage d'une

même actualité, un degré de **contemporanéité**, et le rôle de la télévision dans cette éventuelle unification des histoires particulières en une histoire.

Le problème, qu'avait fort bien souligné Patrick Champagne, tenait à la démarche même : en reprenant des catégories comme "événement", en adoptant une méthode analogue au sondage, je construisais moi aussi du "téléspectateur" et je mesurais seulement le degré de conformité de cette construction avec celle de l'institution télévision. "L'événement" ne peut être pertinent que dans un registre médiatique dès lors qu'on sort le sujet enquêté de tout autre contexte personnalisé. La réponse ne peut qu'entrer exactement dans les cases préparées par la télévision elle-même. La télévision désigne et construit de l'événement, elle enregistre par sondage des réactions à ses événements (il n'y a qu'eux, par construction) et en conclue qu'il s'agissait bien d'un événement. En adoptant une technique et des prémisses identiques, je ne pouvais qu'enregistrer des échos de catégories entièrement produites par l'univers télévision : la capacité des enquêtés à les restituer ne dit rien de leur travail de négociation avec la télévision, avec ses catégories. A tel point que le sondage a pu apparaître pour certains enquêtés comme une devinette : il fallait trouver ce qu'on voulait leur faire dire (le bon événement, celui qui était censé avoir fait événement). De fait, j'étais dans cet état d'esprit, malgré moi, puisque les vagues d'entretiens n'avaient lieu qu'après certains "événements", considérés comme tels par moi uniquement.

2.2. Les styles en action : types observés

Les entretiens recueillis associent comme toujours plusieurs éléments de la typologie constituée sans que l'on puisse trouver de représentants purs des pôles de la maîtrise, de la passion, de la dépossession ou de la tangente. Mais grâce à l'introduction des axes de la **négociation sociale** et de l'**investissement émotif**, il a été possible d'établir les combinaisons possibles entre ces types. A l'observation, ces types combinés s'avèrent remarquablement proches de quelques-uns des interviewés.

Aussi, vais-je présenter chacun d'entre eux, de façon plus détaillée, en distinguant au sein de chaque type et à partir de l'entretien-clé les indicateurs rhétoriques et pratiques particularisant ce type : il sera alors possible de greffer autour de ce tronc commun les éléments pertinents puisés dans les autres entretiens et s'en rapprochant.

2.2.1. A la conquête de la télévision (maîtrise et passion)

Ce discours de la conquête se caractérise par son aisance, par son intensité, par la jubilation qui s'y exprime et par sa volonté offensive vis-à-vis du discrédit dans lequel se trouve la télévision. La télévision devient un champ social total où tous les goûts et les classements sociaux peuvent s'exprimer. Chez ce couple d'enseignants, (n° 6) d'emblée, les goûts et les dégoûts s'affichent de façon véhémence.

"Alors par contre la Formule 1, je rate difficilement, c'est vrai que je renoncerais volontiers à une promenade pour rester voir le grand prix de Formule 1, et le tennis ... il m'est arrivé de rester pour le Championnat des Etats-Unis, je me suis couché à des 3-4 heures du matin pour regarder des matches, donc là, je fais des sacrifices, là, si je peux dire. Ca n'a jamais été jusqu'à supprimer une réception quand même, hein".

La passion est ici légitimée par une autre sphère d'intérêt dont la télévision n'est que le relais : le sport. Le procédé se retrouvera pour le cinéma qui est une passion associée de près à la télévision et dont on peut revendiquer le statut culturel "quasi-noble" (le septième art). Ou encore pour les émissions liées à leurs spécialités d'enseignement. Ce premier degré de la passion télé peut s'exprimer parce qu'il est relayé et reconnu dans d'autres sphères.

Mais l'entretien fait apparaître que la pratique de la télévision est assidue puisqu'ils connaissent aussi très bien les émissions qu'ils déclarent détester. L'investissement puissant se fait sentir à nouveau dans la critique véhémement ou cruelle de certaines de ces émissions.

"Sabatier, j'aime pas tellement, c'est assez viscéral, finalement". "J'aime pas tellement Polac non plus. Je lui reproche d'attirer les gens dans un traquenard, très souvent il invite deux trois personnes qui posent un problème quelconque et il aura d'autres invités qui sont de son camp et tout ce monde va être / j'ai vu une émission, il y avait un pauvre type, il était tout seul et tout le plateau était contre lui, j'ai trouvé ça, mais lâche complètement lâche (...) et alors il pratique le terrorisme intellectuel. Il y a un exemple qui vraiment m'avait choqué de sa part, c'était à la remise des récompenses de la télévision, où il avait dit quand il avait reçu sa récompense "Si Camus, que j'ai rencontré avait su qu'un jour j'emporterais un prix devant Sabatier et Drucker, je crois vraiment, il ne m'aurait plus parlé". Mais qu'est-ce qu'il a de plus ? C'est un homme de télévision, mais Sabatier et Drucker que je n'apprécie pas, en tous cas Sabatier, ce sont des professionnels, ils font leur boulot, point final. -(conjoint) Et ils font plaisir à beaucoup de gens, ils ont leur raison d'être.- Exactement Sabatier fait plaisir à des millions de gens c'est très bien, c'est très bien !

Cette défense de goût majoritaire, dont on se distingue, est un plaidoyer pour la "démocratie" contre la domination éventuelle des intellectuels et leur discours anti-télé. On retrouve l'une des caractéristiques de la télévision, comme univers commun minimal au-delà des divergences de goût.

"Ce qui m'énerve un peu, on rencontre pas mal dans le milieu enseignant, une critique, je dirais, viscérale de la télévision. Ca existe encore, "Oh non, moi je regarde pas la télévision, moi vraiment, mass-media et compagnie, je laisse ça - je vais être un peu méchant mais - je laisse ça au peuple quoi". - C'est du snobisme intellectuel si ça se trouve, ils regardent. - Je vais plus loin, c'est du terrorisme intellectuel".

Cette démocratisation passionnée de son groupe d'appartenance permet de trouver un terrain de connivence avec le peuple, de se penser comme des gens ordinaires et de légitimer tous les goûts, tout en sachant bien qu'on n'est pas dupe. La bonne volonté "populiste" va parfois très loin mais échoue sur certaines barrières :

"Dallas, alors là surtout pas. On a regardé une fois ou deux parce que quand même faut pas mourir idiot, il fallait quand même savoir à quoi ça ressemble mais franchement, là, non, je peux pas comprendre comment ça passionne les gens (...). Dans Dallas ils trouvent les ragots (comme dans les journaux à grand tirage) et ça les fait rêver en plus, il y a les grosses voitures, il y a les hommes d'affaires, les jolies filles, enfin question de goût ça ...- Moi ce qui me frappe dans les deux séries (Dallas et Dynastie) c'est que les gens n'arrêtent pas de se faire des crasses, ils sont méchants, moi personnellement je comprends pas"

A Dallas, on opposera Colombo, une vraie passion. "Alors là, vous me téléphonez pas entre 20h30 et 22h, hein, pas question".

Cette passion pourrait être proche de la dépossession. On en trouve régulièrement la trace dans ces couches aisées qui

reconnaissent alors leur faiblesse. "Le soir après une journée de travail, on rentre, on a encore des copies à corriger, le soir on est saturés et on n'a pas forcément envie de lire, (...) alors j'aime bien après manger me faire une toile" (n° 6). "Il y a des soirs faut bien admettre, je n'ai qu'une envie, me foutre dans un fauteuil devant la télé, je ne suis pas bon à quoi que ce soit d'autre" (n° 15). Mais cette passion garde aussi la prétention d'être sélective.

"On regarde de temps en temps Champs-Élysées, ça dépend un peu des invités, on regarde dans Télé-7 jours et si vraiment personne ne m'intéresse, moi, je vais faire autre chose. Champs-Élysées, avec Claude François, là franchement non, ça non.

"Bon Julien Clerc, j'aime bien, Sabatier j'aime pas tellement, mais je regarderai distraitement, pour Julien Clerc, je ferai autre chose. Ça vaut surtout pour les variétés, pour qu'on regarde d'un oeil comme ça. (...) On sait ce qu'on va regarder, on prévoit. (...) On ne cherche pas à tout prix à regarder, sauf si c'est quelque chose de très exceptionnelle".

De plus, l'utilisation du magnétoscope permet de programmer ses soirées "en différé", avec des émissions ou des films de son choix.

La consommation somme toute intensive de la télévision est ainsi distinguée d'une captivité : d'autant plus que la télévision peut être présentée sous un jour "téléphilique" de consommation savante, au même titre que le cinéma, qu'elle redouble souvent chez ces personnes. On peut alors faire état d'un savoir télévisuel (les réalisateurs par exemple) et d'un jugement esthétique ou quasi-professionnel sur la facture même d'une émission.

"Vive la crise", ça c'était une grande émission de télévision" "Sur le plan technique, je trouve que le Grand Echiquier qui dure 3 heures, c'est une émission bien faite. Bon c'est en studio, je sais bien. Mais une émission en direct comme ça de 3 heures, les émissions en direct, c'est ce qu'il y a de plus dur à faire, ça nécessite quand même une grande maîtrise". "Il y a des documentaires qui sont bien filmés, comme par exemple là sur les grandes villes. L'émission sur Paris était bien faite, Tokyo aussi, des images surprenantes, des choses qu'on ne voit pas dans les dépliants touristiques".

Il faut noter que le couple joue le jeu dans le même sens, avec quelques nuances de goût seulement. Par contre, dans un autre couple de commerçants, (n° 18) le mari joue la passion et l'épouse la maîtrise. La présentation de son style se fait de cette façon sans que la pratique soit réellement différente. Le goût affiché est moins noble sans doute mais l'aisance à le présenter est aussi grande. Leur goût est d'ailleurs confirmé tous les jours par les conversations qu'ils ont avec leurs clients ou, fait intéressant, par les fluctuations de la clientèle (plus personne pour la coupe du monde par exemple). Là aussi, la pratique de la télévision pourrait être considérée comme relativement intensive

"On mange en regardant la télé, c'est peut-être dommage, d'ailleurs ... "Le dimanche on regarde Jacques Martin puis Poivre d'Armor, les infos et le film. Mais on va faire un tour quand même".

On s'en défend somme toute mollement, parce que le travail limite le temps libre à peu de choses et qu'on trouve pourtant les ressources pour avoir des activités diversifiées qui montrent son indépendance vis-à-vis de la télé. Madame fait de la gymnastique,

Monsieur du chant, ils vont au cinéma 5 à 6 fois par an, au concert ou au théâtre (amateur) de temps en temps, ils jouent aux jeux de société avec leurs enfants : par contre ils lisent peu, plutôt le journal que "la lecture genre Pivot à la télé".

La distinction n'est pas réellement jouée sur le terrain des émissions. Dallas est "immoral, trop lent, et vu et revu". Madame estime que "ceux qui aiment Dallas n'ont pas trop de culture ni de divertissement" mais monsieur considère que "c'est comme on aime un magazine ou un autre"... Les émissions ou les films sont avant tout sélectionnés en référence aux enfants (ni violence, ni pornographie) et Collaro est à la limite (Monsieur: "Y'a de bonnes choses", Madame: "c'est vulgaire").

Alors que l'entretien précédent n° 6 était marqué par une volonté de réhabiliter la télévision, y compris dans sa dimension populaire, ce couple ne semble pas soucieux de défendre quoi que ce soit, car il est particulièrement en phase avec la proposition télévision, sans en être captifs, et avec son milieu. La maîtrise et la passion s'affichent succinctement sans l'esprit de conquête mentionné précédemment. Il fallait souligner qu'il existe des "téléspectateurs" heureux et non victimes du discrédit supposé de la télévision. La tactique de présentation en couple est une méthode particulièrement efficace pour produire des jugements bien balancés, à condition que les contradictions internes y soient tempérées ...!

2.2.2. Méfiance, méfiance (maîtrise et tangente)

Chez ce couple d'agriculteurs, la relation à la télévision est présentée comme une activité secondaire, intéressante sur un plan de "culture générale", mais rarement en tant que distraction qui pourrait créer du plaisir. Tout attachement est renié. Un idéal ascétique semble présider à la mise en scène de leurs goûts télévisuels. Le seul moment où une certaine "vibration" signale un investissement émotionnel apparaît pour une émission de Guy Béart :

"Je ne sais plus le titre de l'émission mais c'était chez lui, avec ses 2 filles, il y a eu tout un pot-pourri de chansons qu'il a chantées quoi. Et puis quelles chansons ! Pour nous, c'était merveilleux, cette soirée, là ça vaut le coup. Derrière ses chansons, il y a quelque chose, ça sonnepas creux".

La sélection est là aussi mise en scène de façon beaucoup plus systématique, à tel point qu'il n'y a pas de rendez-vous ou d'habitude qui semblent y résister. Tout peut être examiné et critiqué.

"On regarde un film le lundi s'il y a un film intéressant". "Le mardi il y a mardi cinéma", si ça nous convient, sinon on va se coucher, on prend une revue ou un bouquin. Quand ça nous intéresse pas. On coupe carrément. Quand les enfants étaient encore ici, on le faisait moins, on restait avec les enfants, maintenant, c'est fini ça". "Les Dossiers de l'Ecran, c'est selon le sujet, mais en général on regarde. Au fond, c'est surtout le débat qui est intéressant. Pour Apostrophes, par exemple, si ça nous intéresse pas, on regarde pas, et on le dit plus facilement, le choix se fait suivant les bouquins qu'il y a". "Non, Champs Elysées, je juge que personnellement ça ne m'apporte rien de particulier quand je vois toutes les revues qu'il y a autour de moi, je me dis, bon, ben, vu le temps dont je dispose, je fais un choix, je prends un journal, je lis".

Cette hyper-sélection vaut aussi distinction vis-à-vis de ceux qui n'ont plus aucun critère pour choisir dans l'offre télévisuelle.

"Y'a des gens qui sont très intéressés par le foot, ils ne louperaient pas un match à la télé, ça oui. Dans notre famille, on en a un comme ça. C'est pas notre genre". "Par exemple, le dimanche après-midi, ils vont passer l'après-midi à regarder les différents sports qui sont présentés à la télé. Hein, on va chez eux, ils regardent l'après-midi. C'est pas notre genre." "Vous vous amenez le midi, c'est toujours la télé, il semblerait que quand les hommes sont présents à la maison, la télé marche, et à fond les manettes, comme on dit. Et c'est désagréable, pour ceux qui arrivent, on les sent ennuyés, ils sont obligés de fermer. Et après dans les conversations, après, on s'aperçoit que l'information c'est uniquement la télé". "Y'a eu telle émission, tu l'as pas regardée, ça va polariser les trois heures qu'on passe ensemble, alors qu'on s'est pas vu depuis deux mois. C'est désastreux". "Moi, je suis pas sûr que la télé ... on ne sait pas s'en servir, c'est pour ça qu'elle a des effets désastreux".

Dans leur activités professionnelles, ils sont souvent pris ailleurs et ne se sentent absolument pas captifs de la télévision, au contraire. Ils n'ont pas de programmes:

"On ne sait même pas quels sont les jours (pour Racines). Vraiment dans notre tête, on ne suit pas un programme de télé". "L'été, avec l'heure d'été, c'est trop tôt pour nous. Souvent on arrive, le programme est commencé et puis la fatigue aidant ... on va dormir". "On ne fait que passer, on n'est pas réellement présent, on jette un oeil. Souvent, on fait autre chose", "Je prends un journal, la télévision est placée là, ceux qui regardent la télévision se mettent sur le canapé, les autres se tournent vers le feu. Mais c'est pas très pratique, parce qu'on ne se concentre quand même pas. On jette un oeil, mais si on veut vraiment lire, il vaut mieux aller dans la chambre".

Cette introduction à la pratique de la tangente ("on n'est pas réellement présent") demeure cependant moins marquée que la **maîtrise** qui n'opère pas dans le registre noble, en valorisant la culture cultivée, mais qui affirme son refus d'être captif / capturé par la télévision : tout engagement émotif est entièrement dévalué, ce qui renforce cette force d'indépendance vis-à-vis de la télévision. Que cette position soit mise en oeuvre dans un univers culturel qui n'a rien de dominant laisse apparaître que les styles de relations à la télévision ne sont pas seulement liés à la cartographie des goûts mais relèvent d'une compétence sociale variable, d'une capacité à négocier avec un univers autre, quelque soit le "capital" de départ.

L'activité télévisuelle est présentée seulement dans sa dimension d'information et de formation mais elle ne fera pourtant l'objet d'aucun échange, nous dit-on, dans la famille ou dans le réseau de sociabilité lié au travail. Il n'y a rien à discuter (d'où la relative difficulté de l'entretien), il ne s'accumule pas de savoir télévisuel comme tel : on ne trouvera pas trace de références téléphiliques. Activité privée mais liée à la position de citoyen, un peu à la mode de l'isoloir pour les élections. Dans tous les cas, aucun débordement n'est toléré qu'il soit social (parler télé ailleurs) ou affectif (prendre du plaisir à). L'activité télévision est à la fois sérieuse et suspecte : on y réintroduit en permanence une

relativisation, une dévaluation ou une distance qui la laisse à sa place.

2.2.3. Le tout-télé ou le plaisir de la défaite (passion + dépossession)

L'enquête - expérience d'Antenne 2 et de Télérama ("Privé de télé") donnait un ton de victoire aux témoignages de ceux qui avaient réussi à rompre leur dépendance à la drogue-télé : "Nous avons gagné la bataille" (3 avril 1986). Certains des entretiens recueillis correspondent totalement au pôle de la passion combinée à la dépossession, au point que l'on peut parler de plaisir de la dépendance ou de la défaite pour prendre le contre-pied des articles cités.

Mme M. (n° 8) est une captive de la télévision et elle aime ça ! Mais elle doit pourtant préciser qu'elle est en fait **irresponsable** dans cette relation à la télévision. Comme tous les possédés - qui sont dépossés de leur contrôle sur la télévision - elle attribue la faute à d'autres, particulièrement au mari et aux enfants. Cette procédure rhétorique est constante quelque soient les milieux sociaux.

"Mon mari c'est un fada de télé. Il a été arrêté pendant un an, il était malade, c'est pour ça qu'il s'est attaché à la télé". "Après, on met sur la première, il y a Tarzan, enfin, "on" met, c'est pour Marina parce que ça m'intéresse pas tellement, Winnie".

Autres exemples :

"La télé ne marche pas beaucoup le week end, si peut être le samedi soir parce que les enfants sont là donc c'est Disney Channel et le dimanche, si, on est tenus de regarder parce que c'est pareil, c'est Starsky et Hutch à une heure et demie, je crois, et puis avant, il y a Supercopter sur la 5 et puis après dans l'après-midi, je sais plus, il y a un truc K 2000, je crois, alors là c'est sacré. Pas forcément pour nous, mais comme les enfants sont là, bon, ben, ils regardent ça, il n'y a rien à faire" (n° 12) (La même personne regarde tout ce que décide de regarder son mari même si ça ne l'intéresse pas).

"Il faut que vous sachiez que je ne suis pas prioritaire dans le choix c'est-à-dire que les enfants vont commander les choix si bien que je m'adapte à leur propre choix (...) Comme il n'y a qu'un seul poste, de temps en temps je suis obligé de me taper Champs Elysées, ce qui m'emmerde profondément" (n° 15).

Mais comme ce dernier le déclare plus loin, la dépossession n'est pas le seul fait des autres mais aussi un aveu de sa propre faiblesse: "Le film du dimanche soir, c'est pour se reposer, quoi. Alors même si c'est une connerie, ben malheureusement, je le regarde" (n° 15). De même, Mme M. admettra sa propre captivité :

"Ma télé, elle marche régulièrement c'est pas pour ça que je la regarde. C'est parce que je suis plus habituée d'allumer mon poste que d'allumer mon poste de radio. Pourquoi je ne sais pas. Parce que ça me fait peut être une présence, je vois des images, je sais pas, je pense que c'est un peu psychique" (n° 8).

Lorsqu'elle veut manifester une volonté de sélection, c'est uniquement parce qu'elle reconnaît flirter avec l'overdose : Le mercredi et le jeudi c'est beaucoup de feuilletons, on suit pas, on trouve qu'on est déjà trop feuilleton, on regarde déjà Santa Barbara, qui dure et redure, comme Dallas, qui dure et redure et on regarde tout le temps".

"La faute aux enfants" n'est jamais bien éloignée de "sa propre faute". Cette présentation en termes de faute est sans doute excessive : chacun connaît son état de dépendance à la télé et sait que, dans la hiérarchie des comportements culturels, celui-ci est au bas de l'échelle. Mais on l'admet malgré tout et lorsque la confiance se noue dans le cours de l'entretien, on admet qu'après tout c'est plus facile de céder à ses enfants et ... à la tentation, et qu'on y prend plaisir.

Les goûts exprimés par Mme M. sont rarement négatifs : tout semble la satisfaire avec quelques nuances, jamais présentées en termes de condamnation d'une émission, d'un animateur, d'un acteur. Exception faite pour "les enfants du rock" qu'elle n'aime pas tellement comme "tout ce qui est criminel, tout ce qui est violence, enfin des fois y'a de la violence qui est bien". Et aussi pour Maigret, qui "est trop mou, c'est pas mon style, ça s'explique pas".

La dépossession se marque ainsi dans une relative difficulté à critiquer : on n'aime pas trop mais on regarde. Par contre, la passion transparaît dans l'intense activité de sociabilité qui se noue autour de la télévision. Si l'on est dépendant de la télévision, on sait aussi partager sa dépendance et sa passion. Elle a invité une amie à regarder "le faiseur de morts" (sic) l'après-

midi. Elle achète aussi sa revue télé (Télé Star) et sa revue "Femme Actuelle" le lundi.

"Je sors le lundi, je fais mes courses à Carrefour, je monte ma côte, chercher mon petit bouquin, je regarde mon "faiseur de morts", et hop, je lis ça, je fais mes mots croisés, quand mon mari arrive, on en parle tous les deux "parce qu'il y a des mots qu'il trouve plus facilement que moi, des fois, et voilà". "Mon mari finit à 5 heures, il regarde tous les feuilletons de la 5, enfin, je m'impose mon horoscope, je m'impose mon Santa Barbara, après il regarde ce qu'il veut". "Mon amie de Betton (environs de Rennes), elle regarde un petit peu Télé Matin, elle regarde Santa Barbara, ben il y a des choses qu'elle loupe, comme l'horoscope, donc elle me téléphone pour me dire un petit peu bonjour et hop elle racroche, le temps de lui dire son horoscope. Et puis y'a Josiane, on suit Dallas toutes les deux, donc des fois un mardi sur l'autre elle travaille, donc elle me téléphone pour me demander le compte rendu". "Il y a des amis qui voulaient voir le même film que mon mari, ils venaient chez mon mari, moi j'allais voir autre chose chez ma mère, à une époque, c'était Dallas que j'allais voir". "Si on va chez des amis qui regardent Claude François à Champs Elysées, on regarde par la même occasion" (n°8)

Cette activité de **sociabilité** autour de la télévision passe souvent inaperçue : dans une position de dépendance au spectacle télévisuel, au flux, se nouent cependant des réseaux qui s'organisent autour de rapprochement de goûts, au point de se déplacer au-delà du domicile, aire de réception privilégiée, pour créer une situation de réception collective.

Entourée de proches qui regardent autour d'eux la télévision, Mme M. se considère comme étant dans la moyenne des téléspectateurs, même si elle connaît ses tendances "dépendantes", qu'elle attribuerait plus facilement à son mari. Elle admet d'ailleurs que placée dans la situation de l'expérience "privés de télé", ce serait le "grand vide" pour elle.

2.2.4. Y a-t-il un téléspectateur devant ce poste ? (dépossession + tangente)

Mme T. (n° 9) a trois téléviseurs, un dans le salon, un dans la chambre à coucher, un dans la cuisine. Est-ce une passionnée de télévision ? Au contraire, elle se vit enchaînée à la télé (et sa famille avec elle) mais sans percevoir autre chose que le flux permanent où tous les goûts s'étiolent.

La dépossession se marque vis-à-vis du mari ou des enfants de façon encore plus tranchée que pour les passionnés car elle se combine à une indifférence qui fait douter de la raison pour laquelle on est là et finalement de sa présence même à ce "spectacle télévisuel".

"J'aime pas du tout les films de Catherine Deneuve, je les regarde parce qu'on m'oblige à les regarder, c'est souvent mon mari qui les regarde, parce qu'il l'aime bien". Bon, mon mari me dit, s'il y a, je sais pas quoi un film pour enfants ou un film bien ... il me dit "faut que tu fasses regarder ça au petits, tu regardes avec eux", alors, je regarde avec eux mais autrement, non". "Bon, on va regarder Dallas, parce que ma fille suit ça, et puis ben moi je regarde avec elle, elle est contente et puis c'est tout". "Des fois je regarde les infos le matin, ça dépend, quand ma fille me laisse, maintenant qu'elle a son truc à regarder là, avant je regardais "télé-matin", maintenant je peux plus parce qu'elle change tout de suite d'émission, donc, ou alors des fois elle regarde en haut et moi je suis en bas en train de faire autre chose".

Le thème de la dépendance par procuration est ici exprimée dans sa forme la plus explicite car il n'y a pas de risques de dépendance personnelle, la télévision ne suscitant aucun accrochage émotif. Cette position privilégiée des enfants met en scène une impuissance sociale totale, qu'on peut cependant dire publiquement sous la version "bons parents" - qui a comme contrepoint non-dit "petit tyrans". Le retournement des positions de générations n'est pas l'un des moindres troubles qui se manifestent face à la télévision : le statut dévalué de la télévision s'y renforce mais se confirme en même temps une relation institution télévision / enfants comme substitut à la relation parents / enfants ou tout au moins comme occasion de montrer le retournement de celle-ci. Le parent se considère face à la télé comme un enfant et préserve une position fictive de "bon parent" en admettant la dépendance des enfants et sa propre dépendance vis-à-vis des enfants. Pour les enfants, il serait **naturel** d'être capté, fasciné par la télévision et ces parents les accompagnent en montrant à quel point ils ne font plus le poids face à cette attraction de la télévision. La description du dimanche-télé est assez parlante à cet égard.

"Le dimanche il marche toute la journée pratiquement. Dès le matin, il y a Bonjour la France, mon mari regarde pour avoir le journal télévisé, tout ça, après les petits ils regardent sur la 2, dont ils restent en haut à regarder la deuxième chaîne. Après ils regardent Tarzan, puis ils descendent, après il y a les bains, ils mangent et puis l'après-midi ils recommencent à regarder la télé, à partir de 2h, des fois en mangeant, et si on sort pas, ben jusqu'au soir. Et puis le dimanche soir, on regarde le film à 8h et demie"

La dépossession des uns s'enchaîne avec celle des autres mais elle se connote d'une absence de plaisir, voire d'une déception quasi dépressive en permanence. Les indicateurs verbaux d'une sélection explicite sont presque absents. "Le jeudi, à 8h30, souvent, je suis en haut dans le lit et je regarde le film, je sais pas n'importe quoi, celui qui se trouve le mieux sur le journal". De façon significative, la dénomination des émissions est parfois difficile : "je connais pas tout", "Il y a Maguy, sur la combien, je sais plus, sur l'autre chaîne il y a, je sais plus un autre truc qui intéresse le gars, et sur l'autre, un truc qui intéresse la petite, les trois télévisions marchent !" Dans ce flux à plusieurs entrées, tout repérage devient difficile. D'autant plus qu'il s'agit toujours des émissions des autres, pour lesquelles elle semble peu concernée.

Ce désintérêt peut être une forme de distance à la télévision qui peut, là encore, s'exprimer légitimement : Mme T. représente la mise en scène idéale de la tangente, du frottement quasi accidentel avec un flux pourtant permanent, d'une absence d'investissement malgré la présence physique.

"Si, je la mets quand même mais je suis rien du tout. Souvent, je suis toujours en train de faire autre chose, donc je suis pas là en train de regarder, je suis pas forcément. Elle marche quand même mais je m'intéresse à rien du tout". "Ah oui, ce film là je l'ai vu, mais j'étais en train de faire autre chose en même temps, oui, de préparer les chemises à mon mari, je l'ai vu mais pour dire vraiment comment il était, je pourrais pas trop vous raconter".

Si un goût doit être exprimé, il le sera lui aussi sur le mode dépassionné, en accord avec les stéréotypes du "bon goût" : Romy Schneider est appréciée parce que "réservée", Drucker parce que "convenable", Claude François parce que "gentil garçon". Seule exception une émission sur la 5 :

"Avant c'était "tout pour s'acheter" ou je sais pas quoi, je connais pas le titre de l'émission, c'est à 7h1/2 ou 8h et puis à chaque fois qu'ils regardent cette émission, ça me met en boule, parce que je n'aime pas cette émission là, c'est grossier, il y a rien à ..., c'est que des bêtises qu'ils racontent, alors je leur demande de changer puis comme des fois ils veulent pas, alors on laisse".

La condamnation virulente au nom du bon goût (cas unique pendant tout l'entretien) retombe devant l'impuissance à imposer son point de vue à ses enfants.

On ne trouvera pas de jugements exprimés en termes esthétiques ou savants (une exception pour faire plaisir à l'enquêteur : "Dallas, c'est bien filmé") ni de développement long sur ses goûts ("J'aime bien ça, c'est tout"). Les souvenirs marquants de la télévision sont en fait la reproduction stricte de ce qui a été construit par la télévision elle-même comme marquant, notamment l'image de la petite fille mourant ensevelie dans la

coulée de boue du volcan colombien. Ce qu'on pourrait attribuer à la constitution d'un patrimoine commun - et qui, de fait, prend cette dimension, vérifiable dans son utilisation passe-partout dans les conversations, sans autre référence précise - relève en fait ici d'une imprégnation où l'émotion personnelle ne joue aucun rôle. On répond en fait avec beaucoup de bonne volonté à la question de l'enquêteur en lui renvoyant ce qu'il cherche en fait, malgré lui.

S'il y a bien participation "physique" à un univers commun créé par la télévision, toute participation active, qui supposerait soit une négociation active avec l'offre télé, soit un investissement affectif (ou les deux), est absente. Le commun ainsi délimité devient une fiction pure et non plus seulement une construction : on ne peut guère en parler au travail ou ailleurs, car on préfère relativiser les goûts des uns et des autres et on ne comprend pas pourquoi on s'opposerait sur des questions aussi vides d'enjeu. Dans tous les cas, on serait incapable de formuler réellement un jugement et d'argumenter, non par incapacité verbale mais parce qu'on ne sait jamais trop ce qu'on a regardé, si on l'a vraiment vu et quel intérêt on y a trouvé. On était là sans doute mais est-ce bien sûr ? et qui est "on" ?

Le cas de cette femme est remarquable parce qu'il ne s'agit pas d'une personne "objectivement" affaiblie ou dépendante. En effet les mêmes thèmes de l'indifférence et du flux continu sont développés par un couple de vieillards, dont les problèmes de santé envahissent tout l'univers ("on l'allume machinalement", "c'est pour passer le temps" "on a commencé le feuilleton, on continue") (n° 17). Mais Mme T. travaille, elle est mère de famille : pourtant elle négocie avec la télévision de la même façon qu'elle négocie avec le reste de son univers. Désaffection et soumission sont omniprésents.

On pourrait certes le renvoyer à la structure de communication intra-familiale mais pourquoi ne pas prendre en compte sa position dans son travail ou dans d'autres univers ? Sa position est construite dans toutes les expériences et dans la communication sans aucun doute : elle se renouvelle face à la télé au point de figurer de façon inquiétante le téléspectateur fictif que construisent les sondages. Contrairement à ce que le lecteur

pourrait croire, cette position sans négociation ni investissement est plus fréquente qu'on ne l'imagine et se retrouve, comme on l'a vu, partiellement ou à certains moments, dans les comptes rendus fournis par d'autres acteurs bien que leur position globale soit différente.

Au-delà des types ici construits et de la recherche de "correspondants" parmi les personnes rencontrées, il faut en effet souligner la fluctuation possible entre ces styles de relations à la télévision. Seule la dynamique des axes construits préalablement demeure opératoire pour ensuite envisager des différenciations fines entre sous-types ou des oscillations selon les contextes.

Cette remarque doit permettre de relativiser toute tentative de catégorisation objective des téléspectateurs, qui, définissant les sujets comme téléspectateurs dès l'origine, répond par avance à la question qu'elle feint de poser à une réalité qu'elle construit entièrement.

INTERVIEWS REALISEES

(Février à Mai 1987)

	SEXE	AGE	PROFESSION	NIVEAU SCOLAIRE	SITUATION DE FAMILLE
N° 1	M		Expert géomètre		Marié + 2 enf.
N° 2	F	25	SP/routier		
N° 3	M	39	Notaire	Licence	Marié + 1 enf.
N° 4	M + F	21/23	Stagiaire pupitreuse	BAC BTS	Cohab.
N° 5	M	30	Enseignant LEP	DUT	Cohab.
N° 6	M + F	37/38	Enseignants lycée	Licence	Marié + 1 enf.
N° 7	F	24/28	SP/ingénieur	CAP Maîtrise	1 enfant
N° 8	F	23/29	Assistante maternelle Ouvrier SNCF	CAP CAP	Mariée + 2 enf.
N° 9	F	34/39	Serveuse/VRP	BEPC ?	Mariée + 2 enf.
N° 10	M + F	59/57	Agriculteurs (30 ha)	CAP/BEPC	Mariés + 5 enf.
N° 11	F	26	Garde d'enfant (mari: ouvrier SNCF)	4ème	Mariée
N° 12	F + M	29/31	Secrétaire Magasinier	BEP BAC	Mariés + 2 enf.
N° 13	M + F	25/23	Artisan pose bâtiment Ouvrière	BAC CAP	Mariés
N° 14	F + M	63/67	Retraitée infirmière Ingénieur	BAC BAC + 5	Mariés + 4 enf.
N° 15	M	44	Chirurgien	Doctorat + Spé	Marié + 3 enf.
N° 16	F	76	Retraitée (mari : mécanicien)		Veuve (5 enf.)
N° 17	F + M	84/80	Commerçante retraitée		Mariés
N° 18	M + F	52/49	Commerçants bouchers	BEPC - CAP CAP	Mariés + 3 enf.
N° 19	M	30	Avocat	BAC + 5	Marié + 1 enf.
N° 20	F	44	SP	CEP	Mariée + 2 enf.

BIBLIOGRAPHIE

AKTINSON J. Maxwell and John HERITAGE, **Structure of Social Action. Studies in Conversation Analysis**, New-York-Paris: Cambridge UP et MSH, 1984.

BABOULIN, Jean-Claude, GAUDIN, Jean-Pierre, MALLEIN, Philippe, **Le magnétoscope au quotidien**, Paris, Aubier, 1983.

BANGE, Pierre, "Points de vue sur l'analyse conversationnelle", in DRLAV, n° 29 ("Communiversation"), 1983.

BAUDRILLARD, Jean, **Le système des objets**, Paris : Gallimard, 1968.

BEAUD, Paul :

- **La société de connivence, Media, mediations et classes sociales**, Paris : Aubier, 1984.

- "Les nouvelles frontières de l'espace public", **Réseaux**, n° 22, Janvier 87.

BERNSTEIN, Basil, **Langage et classes sociales - Cadres sociolinguistiques et contrôle social**, Paris : Ed. de Minuit,

BIANCHI, Jean, "Dallas et les feuilletons de la télévision populaire", **Etudes**, février 1984.

BLUMLER, Joy G. and Elihu KATZ, "The uses of mass communication", **Sage Annual Review of Communication**, 3, 1974.

BOLTANSKI, Luc, "La dénonciation", **Actes de la Recherche en Sciences Sociales**, n° 51, mars 1984, pp 3-40.

BOULLIER, Dominique :

- **L'impossible fraternité des ondes. La communication cibiste**, Rennes : LARES-CCETT, 1985.
- **L'effet "micro" ou la technique enchantée, Rapports de générations et pratiques de la micro-informatique dans la famille**, Rennes : LARES_CCETT, 1985.
- "Quand communiquer, c'est coopérer", **Bulletin de l'IDATE**, juillet 1985, n° 20, pp. 145-155.
- "Distance et appartenance dans les groupes médiatisés", **Communication au 5e Congrès national des Sciences de l'Information et de la Communication**, Rennes, mai 1986.
- **Du rapport de générations dans le champ résidentiel. La construction des groupes d'âge adolescents**, thèse de Doctorat de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1987.
- "Cohabiter en Zup et sur la CB", **Annales de la Recherche Urbaine**, n°34, Juin-Juillet 1987, pp. 65-72.

BOURDIEU, Pierre, **La distinction. Critique sociale du jugement**, Paris : Minuit, 1979.

Centre d'Etudes d'Opinion : "Les grands événements historiques à la radio et à la TV : qui les écoute ? qui les regarde ?", **Les Cahiers de la Communication**, vol. 1, n° 1, 1981.

de CERTEAU, Michel, **L'invention du quotidien**, Paris : UGE (10/18), 1980.

de CERTEAU, Michel et Luce GIARD, **L'ordinaire de la communication**, Paris : DALLOZ, 1983.

CHAMBAT Pierre et Alain EHRENBURG, **Télévision. Essai d'identification d'un objet**, Paris : IRIS, 1986.

CHAMPAGNE, Patrick :

- "La télévision et son langage : l'influence des conditions sociales de réception sur le message", **Revue Française de Sociologie**, XII, 1971.
- "La restructuration de l'espace villageois", **Actes de la Recherche en Sciences Sociales**, n° 3, 1975, pp. 43-67

CHAMPAGNE, Patrick, COMBESSIE, Jean-Claude et Alain SAYA, "Usages privés et usages politiques des moyens de communication", **Réseaux**, 13, 1985.

CICOUREL, Aaron, **La sociologie cognitive**, Paris : PUF, 1979.

FLAHAUT, François, "Sur le rôle des représentations supposées partagées dans la communication", **Connexions**, n° 38, 1982.

GAGNEPAIN, Jean, **Du vouloir dire. Traité d'épistémologie des Sciences Humaines** (tome 1 : Du Signe, de l'Outil), Paris : Pergamon Press, 1982, (t. 2 de la Personne, de la Norme : à paraître).

GERBNER, George, "Mass Media and Human Communication Theory" in DANCE F.E.X. (ed.) **Human Communication Theory**, n° 4 : Holt, Rinehart and Winston, 1967, pp. 40-57.

GLICK, G.Q. and S.S. LEVY, **Living with television**, Chicago : Aldine, 1962.

GRUEL, Louis, "Conjurer l'exclusion. Rhétorique et identité revendiquée dans des habitats socialement disqualifiés", **Revue Française de Sociologie**, XXVI, Juillet-Septembre 1985, pp. 431-453.

GUMPERZ, John G., **Discourse strategies**, New-York : Cambridge University Press, 1982,
and Dell HYMES (eds) **Directions in Sociolinguistics : the Ethnography of Communication**, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1972.

HABERMAS, Jürgen :

- **L'espace public**, Paris : Payot, 1978.

- **Théorie de l'agir communicationnel**, Paris : Fayard, 1987.

HANNERZ, Ulf, **Explorer la ville**, Paris : Ed. Minuit, 1983.

HEETER, Carrie and Bradley GREENBERG, "Cable and Program Choice" in ZILLMANN, Rolf and Jennings BRYANT, **Selective Exposure to Communication**, Hillsdale : LEA Publ., 1985.

HENNION, Antoine :

- "Une sociologie de l'intermédiaire : le cas du directeur artistique de variétés", **Sociologie du travail**, n° 4, 1983, pp. 459-473.

- **La musique et l'accusation. Pour une ethnologie du solfège**, Paris : CSI-Mines, 1986.

KAPFERER, Jean-Noël, **Rumeurs**, Paris : Le Seuil, 1986.

KATZ, Elihu, "The Two-step flow of communication : an up-to-date report on an hypothesis", **Public Opinion Quaterly**, 1957, 1 pp. 67-78.

KATZ, Elihu and Paul LAZARSFELD, **Personal Influence : the part played by the people in the flow of mass communication**, Glencoe : Free Press, 1955.

LABOV, William, **Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis**, Paris : Ed. Minuit, 1978.

LATOUR, Bruno, **Les Microbes : Guerre et Paix Suivi de Irréductions**, Paris : A.M. Métailhé-Pandore, 1984.

LULL, James :

- "The Social uses of television", **Human Communication Research**, vol. 6 n° 3, Spring 1980.

- "The naturalistic study of media use and youth culture" in ROSENGREN, WENNER and PALMGREEN, **Media Gratifications Research - Current Perspectives**, Beverly Hills : Sage, 1985.

Mac LUHAN, Marshall, **Pour comprendre les media**, Paris, Maine, 1968.

Mac QUAIL, Denis, **Communication**, London : Longman, 1975 (2nd ed : 1984).

Mac QUAIL, Denis, **Mass Communications Theory. An Introduction**, London : Sage, 1983.

Mac QUAIL, Denis (ed) **Sociology of Mass Communications**, Harmondworth : Penguin Books, 1972.

MATTELART, Armand et Michèle, **Penser les medias**, Paris : La Découverte, 1985.

MEADEL, Cecile, **Publics et mesures. Une sociologie de la radio**, Paris : CSI-Mines, 1986.

MERTON, Robert K et P.F. LAZARSFELD, "Mass Communication, popular taste and organized social action" in L. BRYSON (ed) **The Communication of Ideas**, New York : Harper and Row, 1948.

MISSIKA, Jean-Louis et Dominique WOLTON, **La folle du logis. La télévision dans les sociétés démocratiques**, Paris : Gallimard, 1983.

NEUMAN, W, Russel, "Television and American Culture : The Mass Medium and the Pluralist Audience", **Public Opinion Quaterly**, 1982, vol. 46, pp. 471-487.

PERRIAULT, Jacques, **Mémoires de l'ombre et du son. Une archéologie de l'audio visuel**, Paris : Flammarion, 1982.

RILEY J. and RILEY W., "A sociological approach to communication research", **Public Opinion Quaterly**, vol. 15, 1951, pp. 445-460.

ROSENGREN, Karl Erik, Lawrence A. WENNER and Philip PALMGREEN, **Media Gratifications research. Current Perspectives**, Beverly Hills : Sage, 1985.

ROSENGREN, Karl Erik and Swen WINDAHL, "Mass Media Consumption as a Functional Alternative", in Mc QUAIL (ed) **Sociology of Mass Communications**, 1972.

SCHEGLOFF, Emmanuel A. "Sequencing in conversational openings", in GUMPERZ, HYMES (eds), **Directions in Sociolinguistics**, 1972.

SCHEGLOFF, E. and SACKS, Harvey, "Opening up closings", **Semiotica**, n° 8, 1973.

SCHUTZ, Alfred, **The Phenomenology of the Social World**, Evanston: Northwestern University Press, 1962.

SENNETT, Richard, **Les tyrannies de l'intimité**, Paris : Le Seuil, 1979.

SIMMEL, Georg, "Sociologie de la sociabilité", **Urbi** n° III, 1980.

SOUCHON, Michel, **Petit écran, grand public**, Paris : La Documentation Française, 1980.

TOSQUELLES, François, "Religieux et religieuses au service du malade mental. De l'aspect thérapeutique de la relation malade-religieux hospitaliers", **Présences**, n° 70, 1960 (republié dans **L'inter-dit**, n° 2, Nantes, 1978).

TURKLE, Sherry, **The second self**, New York : Simon and Schuster, 1985.

VERON, Eliseo, **Construire l'événement. Les medias et l'accident de Three Miles Island**, Paris : Ed. Minuit, 1981.

VERON, Eliseo, **L'espace, le corps, le sens. Ethnographie d'une exposition**, Paris : Centre Georges Pompidou, 1983.

WIRTH, Louis, "Consensus and mass communication", **American Sociological Review**, vol. 13, 1948, pp. 1-14.